

Zecaire Denis.

Opuscule tres-ecelent.

de la vraye philosophie maturelle des metaulx.

MSS BnF fr. 1089.

1xxx .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est repris du manuscrit de la BnF.
Les textes entre crochets < > correspondent à des manques ou
des fautes de copie, et sont repris de l'édition princeps de 1567.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, etc... du document sont
en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin ap-
porté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des dif-
férences par rapport au texte original..

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le mss original.

(C) Copyright 2014 by Jean Pierre Donabin. Mail: p.nybanod@orange.fr

OPVSCVLE

TRES-ECCELLENT, DE
LA VRAIE PHILOSOPHIE NATY-
relle des metaulx, traictant de l'augmentation
& perfection d'iceulx, Avec aduertissement d'e-
uiter les folles despées qui se font ordinaire-
ment par faulte de vraye science:

PAR

Maistre D. ZECAIRE, Gentilhomme
& Philosophe Guiennois.



EN ANVERS, M.D.LXVII.
Par Guillaume Siluius, imprimeur du Roy.
AVEC PRIVILEGE POUR VILL. ANS.

D. Zecaire

*Opuscule tres-excellent
de la vraie philosophie naturelle
des metavlx*

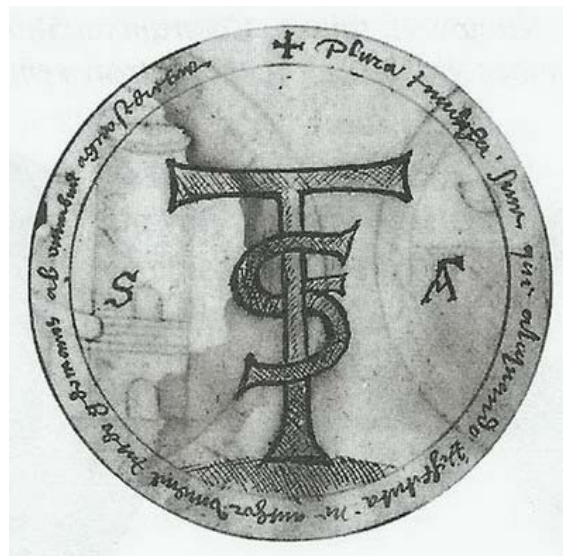
OPUSCULE CONTENANT LE VRAI EPILOGUE DES PRINCIPAUX
AUTEURS QUI ONT ESCRIT EN LA PHILOSOPHIE NATURELLE POUR
L'AUGMENTATION DES METAULX.

AVEC DIVERS ADVERTISSEMENTS POUR SE RETIRER DES
FOLLES DESPENCES QU'ON Y FAIT ORDINAIREMENT
COMPOSE PAR M. D. ZECAIRE PHILOSOPHE GUIENOYS 1560

AUQUEL EST ADJOUSTE LA GLORIEUSE MARGUERITE D' ARNAULT DE
VILLENEUFVE MISE EN FRANÇAIS PAR J. CERASIUS CONDOMOIS AVEC LE
COMPENDIUM DE SES ESTUDES EN LATIN.

DIEU POUR GUIDON

*Plura inventa sunt qua: aliquando restituta ne author vivens inter germanos ab
omnibus agnosceretur*



Plusieurs choses inventees par l'auteur lors voyageur entre les germains ont ete cellees de peur d'estre congneu, lesquelles quelquesfois seront restituees.

(Fol. 1v)

Huictain declairant le vray nom de la Science

Ceulx qui en Caldee ont esté bien aprins
M'ont appelé, O lecteur, la lumiere
D'augmentation, et entre les divins
Ouvrages m'ont tousjours renommée.
Faulcement donc, le commun populaire
M'a d'alchimie cy devant donné nom,
Veu que je fais des metaulx la lumiere
Partout reluire, et augmenter leur nom.

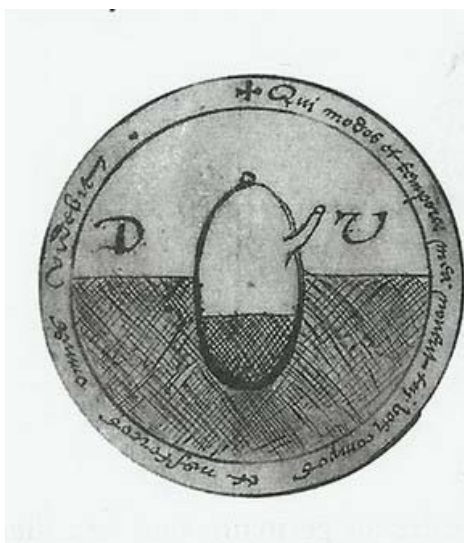
Enigme envoyé par l'autheur à ses <amys> de Bordelois

Troys demy tours ont porté ma grandeur,
Troys demy tours ont senty ma faveur,
Troys demy tours ma grandeur font renaistre,
Troys demy tours ma faveur font congnoistre,
Vous souviendra.

<Ceulx qui ceste devise cognoistront,
Pour assurez mon vray nom cognoistront.
Patient va à biens.>

*Quis modos et tempora mea noverit tui
voti compos et nestoreos omnes videbit.*

*Castrum auxilio domus ignis per
arietem administrati semper manens
inexpugnabile.*



Qui mes methodes et temps cognoistra
sera capable de mon dessein et par-
viendra à comprendre de l'oeuvre.



Chasteau inexpugnable par le moyen
de la maison du feu gouverné par le
mouton.

Au lecteur debonnaire
Salut en Jesus Christ

Combien que tous ceulx qui ont escript en ceste divine oeuvre justement et à bon droict appelée philosophie naturelle, ayant expressement défendu la profanation et divulguement d'icelle, si est ce amy lecteur, qu'ayant leu et releu par diverses et continuelles lectures les libvres des philosophes naturelz, et pensé ordinairement à l'interpretation des contradictions, figures, comparaisons, equivoques et divers enigmes qui apparoissent en nombre infiny en leurs libvres, je n'ay voulu celler et cacher la resolution qu'en ay peu faire apres avoir longuement travaillé aux sophistications et mauldictes receptes, ou pour parler plus proprement deceptes, esquelles j'ay esté unq temps plus enfermé et enveloppé qu'oncques Dedalus ne fut en son labirinthe. Mais enfin, par continuelle lecture des bons auteurs et approuvez en la Science, j'ay dict avec Geber en sa *Somme*, retournans en nous mesmes et considerans la vray voye et façon de laquelle nature use soubz terre à la procreation des metaulx, avons congneu la vraye et parfaicte matiere laquelle nature a preparee pour les parfaire sur terre ainsi que l'experiance, graces au seigneur Dieu qui m'a faict tant de faveur et graces par son cher filz et nostre redempteur Jesus Christ, m'a puis apres certifié comme je diray plus amplement en la premiere partie de mon present opusculé, où je declaireray la façon par laquelle je suis parvenu à la vray congnoissance de ceste divine oeuvre. Car en la seconde je monstreray de quelz auteurs

j'ay usé en mon estude, redigeant leurs auctoritez en bon ordre et vraye methode, afin de mieulx congnoistre la proprieté et explication des termes de la Science. Et en la tierce et dernière partie, je declaireray la pratique de telle sorte qu'elle sera cachée aux ignorans et monstree comme au doigt aux vrays enfants de la Science, pour lesquelz je me suis grandement peiné à mectre et rediger le tout en meilleur ordre qui m'a esté possible, ne voulant point immiter en cela plusieurs qui nous ont precedez, lesquelz ont esté <tant> envieux du bien public et amateurs de la particularite, qu'ilz n'ont voulu declairer leur matiere que soubz diverses et variables allegories, non pas seulement monstrent leurs livres, comme j'en ay congneu ung de mon temps qui tenoit tant chers et cachez des papiers qu'il avoit recouvertz d'un gentilhomme venitien que luy mesme ne les osoit regarder à demy, se faisant acroyre que nostre grand oeuvre devoit un jour sortir de là sans soy tourmenter d'avantaige que la garder bien dans ung coffre bien fermé. Mais telle maniere de gens doibvent scavoit que cest oeuvre tant divine ne nous est poinct donnée par cas fortuit, ainsi que disent les philosophes quant ils repreignent ceux qui travaillent à credit comme font presque tous les operateurs du jourd'hui. Desquelz je ne doute poinct que ne soye aigrement reprins et taxé pour avoir publié mon present opuscule, disant que je fais une grande folie de publier ainsi mon oeuvre mesmes en langaige vulgaire, attendu qu'il n'y a science qui soit aujourd'huy tant haye du commun populaire que ceste cy. Mais pour leur respondre, je veulx premierement qu'ilz scachent s'ilz ne l'ont encores congneu, que ceste divine philosophie n'est poinct en la puissance des hommes. Moins ne peult estre congneue

par leurs libvres si nostre bon Dieu ne l'inspire en noz coeurs par son Sainct Esprit ou par l'organe de quelque homme vivant, comme je prouveray bien amplement à la seconde partie de mon opusculé ; tant s'en fault donc que je la publie par ce mien petit traicté. Et quant à ce que je l'ay mise en langaige vulgaire, qu'ilz scaichent que je n'ay riens faict en cecy de nouveau, mais plutost immité noz autheurs anciens, lesquelz ont tous escript en leur langue, combien que depuis ayent esté traduictz en autres langues, comme Hamec philosophe hebreu en langaige hebraïque, Thebot, Haly philosophes caldeen en leur langue caldee ; Homere, Democrite, <Theophrastus et tant d'aultres> philosophes grecs en leur langue grecque ; Abu Haly, Geber, <Avicenne> philosophes arabes en leur langue arabique ; Rasis, Morienus, Raimondus <et plusieurs aultres philosophes latins en la langue latine> afin que leurs successeurs congneussent ceste divine science avoir esté baillee aux gens de leur nation. Si donc j'ay immité tous ces autheurs et plusieurs autres en leurs escripts, ce n'est pas de merveilles si les ensuye en leur façon d'escrire ; afin mesmement que ceulx qui sont aujourd'huy vivans et qui nous suyvrons apres, congnoissent que nostre benoist Dieu a voulu par sa sainte et divine misericorde de gratifier en cela nostre bon pais de Guyenne, comme il a faict d'autres fois les autres nations, au temps mesmement que le tout estoit troublé en icelle par la mutinerie et revoltement des Bordelois qui avoient tué leur lieutenant de roy, ensemble pour la grande peste qui survint bien tost apres cela. Et quant à ce qu'ilz disent que nostre Science est haye du commun populaire, ce n'est pas elle. Car la verité estant premierement congneue a esté tousjours aymee. Ains, ce sont leurs tromperies et faulces sophistications, comme je declaireray plus amplement en la premiere partie. Mais, diront ilz, puisque je n'exprime bien clairement toutes les choses requises à la composition de nostre divin oeuvre

(Fol. 3v)

afin que tous ceulx qui verront mon present opusculé y puissent travailler asseurement, quel proffict en rapporteront les lisans ? Je deys grant et double proffict. Premierement, qui est aujourd'huy l'homme qui scauroit exprimer ny declairer le grand bien qu'on despend ordinairement en la France à la poursuite de ses mauldictes sophistications ? Desquelles, si c'est le bon plaisir de Dieu qu'ilz en soient retirez, mectant fin à tant de folles despences par la lecture de mon opusculé, ne seroit ce pas en rapporter un grand proffict ? Sans compter le second, que les bons et fidelles lecteurs en rapporteront en regeant leur estude selon la vraye methode que j'en ay baillé en la seconde partie. Et si Dieu leur faict tant de graces qu'ilz en puissent faire telle resolution que je diray cy apres, la tierce ne leur sera pas inutile pour avoir entree et grant acces à ceste divine pratique. Je deis divine pour ce qu'elle est telle que l'entendement des hommes ne l'a peult comprendre de soy, feussent ilz les plus grandz philosophes qui furent jamais, comme donne assez à entendre Geber quand il taxe ceulx qui veullent travailler en considerant seulement les causes naturelles et la seule operation de nature : En cela, dit il, faillent les operateurs du jourd'huy pour ce qu'ilz pensent ensuyvre nature, laquelle nostre art ne peult imiter du tout. Cessent donc, desormais, telz et semblables calumniateurs, lesquelz je veulx advertir qu'ilz ne se peinent poinct à la lecture de mon present opusculé. Car ce n'est poinct pour eulx que je l'ay composé, mais pour les enfans benevoles, dociles et amateurs de nostre Science ; lesquelz je supplie tres humblement qu'avant se prendre à travailler, ilz ayent resolu en leur entendement toutes et chacunes operations necessaires à la composition de nostre divin oeuvre, et icelles adaptees tellement aux sentences, contradictions, enigmes et equivoques qu'on trouve aux livres des philosophes

qu'ilz ny trouvent aucune contradiction ny varieté quelconque.
Car c'est le vray moyen pour congnoistre la verité et principalement en ceste divine philosophie, comme trop mieulx a escript Rasis, disant celluy qui sera paresseux à lire noz libvres ne sera jamais prompt à preparer les matieres . Car l'un libvre declaire l'autre et ce que default en l'un est adjousté en l'autre ; pour ce qu'il ne se fault jamais attendre (et ce par jugement divin) de trouver tout l'accomplissement de nostre divin oeuvre escript et declairé par ordre, ainsi que a tres bien escript Aristote au roy Alexandre, respondant à sa priere : Il n'est pas licite, dit il, demander chose qui ne soit permis l'octroyer. Comment donc penses tu que j'escrive au long en papier ce que les coeurs des hommes ne pouroient porter s'il estoit redigé par escript , donnant assez à entendre par le refus qu'il faisoit au roy son maistre, qu'il est defendu par l'ordonnance divine de publier nostre Science en termes telz qu'ilz soient entenduz du commun. Parquoy j'adjure par la presente tous ceulx qui par le moyen de mon present opuscule, parviendront à la vraye congnoissance de cest divin oeuvre, qu'ilz la manyent tellement que les pauvres en soient nourriz, les oppressez relevez d'affaires, les enuyez soulaigez, pour l'amour de nostre bon Dieu qui leur aura communiqué ung si grant bien, duquel je les prie encores un coup recongnoistre le tout et comme venant de luy, en user selon ses saintz commandements. Ce faisant, il fera qu'ilz prospereront en leurs affaires ; comme du contraire, il permettra que le tout soit à leur confusion. Je te supplie donc, amy fidele, qu'en lisant noz libvres, tu ayes tousjours ce bon Dieu en ton entendement, pour ce que tout bien descend de luy, et sans l'aide duquel il n'y a rien de parfaict en ce bas monde. Tant s'en fault qu'on puisse parvenir à la congnoissance de ce grant et admirable bien si son saint Esprit ne nous est baillé pour guyde

(Fol. 4v)

comme de vray il le sera si l'avarice ne te mene, et que tu sois vray zelateur de Jesus Christ. Auquel soit louange et gloire es siecles des siecles. Ainsi soit il.

LA PREMIERE PARTIE.

En laquelle l'auteur declare la facon par laquelle il est parvenu à la congnoissance de cest divin oeuvre.

*Hermes justement appellé Trismegiste qui est communement interpreté troys fois grand , auteur et premier prophete des philosophes naturelz, apres avoir veu par experience la certitude et verité de ceste divine philosophie, a tres bien et à bon droict laissé par escript que n'eust esté la crainte qu'il avoit du jugement universelle, que le souverain Dieu doibt faire de toutes <creatures> raisonnables es derniers jours à la consummation du monde, qu'il n'eust jamais laissé riens par escript de ceste divine science, tant il l'a estimee (et à juste occasion) grande et admirable. En ceste opinion ont esté tous les auteurs principaux qui l'ont ensuivy. Qui est la cause qu'ilz ont tous escript leurs libvres de telle sorte, comme dict Geber en sa *Somme*, qu'ilz concluent tousjours à deux parties, afin de faire faillir les ignorans et declairer dessoubz ceste variete d'opinions, leur intention principale aux enfans de la Science. Lesquelz il convient errer du commencement afin, disent ilz, que l'ayant acquise avec grand peine et travail de corps et d'entendement, ilz la tiennent plus chere et plus secrette. Ce que de vray est une grande occasion pour ne la publier poinct, pour ce qu'il y fault une peine indicible à l'acquérir, sans <compter> les frais et despenses qui sont fort grandes avant poverir parvenir à la parfaite congnoissance de cest divin oeuvre ; je parle de ceulx qui n'ont autre maistre que les libvres, attendant l'inspiration de nostre bon Dieu, comme j'ay esté l'espace de dix ans.*

Car premierement pour compter le vray ordre du temps et la façon comment je y suis parvenu, estant eagé de vingt ans ou environ, apres avoir esté instruict par la sollicitude et diligence de mes parens, aux principes de grammaire en nostre maison, je fus envoyé par iceulx à

Bordeaux, pour ouyr les artz au college, pour ce qu'il y avoit ordinairement des maistres fort scavans. Où je fus troys ans estudiant presque tousjours en la philosophie. En laquelle je profitay tellement, par la grace de Dieu et sollicitude d'un mien maistre particulier que mes parens m'avoient baillé, qu'il sembla bon à tous mes amys et parens, pour ce que pendant ce temps j'avois perdu pere et mere qui me delaisserent tout seul, que je fusse envoyé à Thoulouse, soubz la charge de mon dict maistre, pour estudier aux loix. Mais je ne partits pas de Bordeaux que je ne prinse acoinctance avecques d'autres <escoliers> qui avoient divers libvres de receptes ramassees de plusieurs, lesquelz me furent familiers pour ce que mon maistre s'entremesloit d'y travailler. Je ne fus pas si paresseux que je laissasse une seule <feuille> à doubler de tous les libvres que je pouvois recouvrer. De sorte qu'avant d'aller à Thoulouse, j'en avois ung libvre bien grant et gros de l'epaisseur de troys doigtz, où j'avois escript plus de projections ung poix sur dix, ung autre sur vingt, sur trente, avec force tierceletz et medecines pour le rouge, l'un à dix huit karatz, l'autre à vingt, l'autre à or d'escu, l'autre à or de ducat, d'autre pour en faire de plus haulte couleur que jamais n'en fut. Les ungs debvoient soustenir les fontes, les autres la touche, les autres tous jugemens, et d'autres infinies sortes, de mesme pour le blanc, si bien que l'un debvoit venir à dix deniers, l'autre à unze, l'autre à argent de teston, l'autre blanc de feu, l'autre à la touche. De sorte qu'il me sembloit, si j'avois une fois le moyen de practiquer la moindre des dictes receptes, que je serois le plus heureux homme du monde. Et principalement de tainctures que j'avois recouvertes les unes portoient le tiltre d'estre l'oeuvre de la Royne de Navarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine, les autres du Cardinal de Tournon

et d'autres infiniz noms, afin, comme j'ay congneu depuis, qu'on y adjoustast plus de foy, comme de vray je faisoit pour lors. Car incontinent que je fus à Thoulouse, je me prins à dresser <des> petitz fours, estant advoué du tout <par> mon maistre. Puis des petitz je devins aux grandz, si bien que j'en avoys une chambre toute entournee, les ungs pour distiller, d'autres pour sublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire dissouldre dans le baing marie, d'autres pour fondre. De sorte que pour mon entree, je despendis en ung an deux cens escuz qu'on nous avoit baillez pour nous entretenir deux ans aux estudes, tant à dresser des fours que à achapter du charbon, diverses et infinies drogues, divers vaisseaux de veoire desquelz j'en <achaptois> pour six escuz à la fois, sans compter les deux <onces> d'or qui se perdoient à practiquer l'une <des> receptes, deux et troys marcs d'or à l'autre. Ou bien si parfois s'en recouvroit, que soit bien peu, il estoit aigre <et> noircy tellement de force de meslanges. que les dictes receptes commandoient y mectre, qu'il estoit presque du tout inutile. Si bien que à la fin de l'annee, mes deux cens escuz s'en allerent en fumee. Et mon maistre mourut d'une fiebvre quarte continue qui luy print l'esté de force de souffler et de boire chault, pour ce qu'il ne partoît gueres de la chambre pour la grande enuye qu'il avoit de faire quelque chose de bon, où il ne faisoit gueres moins de chault que dedans l'arsenac de Venise en la fonte des artilleries. La mort duquel me fut grandement ennuyeuse, car mes prochains parens refusoient me bailler argent plus que ne m'en failloit pour m'entretenir aux estudes ; et moy ne desirois autre chose que avoir le moyen pour continuer. Ce qui me contraignyt aller vers ma maison pour me sortir de la charge de mes curateurs, afin d'avoir le maniement de tous mes biens paternelz, lesquels j'arrentis pour troys ans <à> quatre cens escuz pour avoir le moyen de mectre sur une recepte entre autre, qu'un Italien <m'>avoit baillee à Thoulouse et assureé

en avoir veu l'experience. Lequel je retins avec moy pour veoir la fin de sa recepte pour laquelle practiquer il me fallut achapter deux marcs d'or et unq marc d'argent, lesquelz estans fonduz ensemble nous feismes dissouldre avec eau forte, puis les calcinasmes par evaporation, nous essayans à les dissouldre avec d'autres diverses <eauës par diverses> distillations par tant de fois que deux mois passerent avant que nostre pouldre fust preste pour en faire projection ; de laquelle nous en usasmes comme mandoit la dicte recepte, mais ce fut en vain. Car tout l'augment que j'en receuz, ce fut à la façon de la livre diminuante. Car de tout l'or et l'argent que je y avois mys, n'en recouvris qu'un marc et demy sans compter les autres fraiz qui ne furent petitiz ; si bien que mes quatre cens escuz revindrent à deux cens trente, desquelz j'en baillis à mon Italien vingt, pour aller trouver l'autheur de la dicte recepte qu'il disoit estre à Milan, afin de nous radresser. Par ainsy je fus à Thoulouse tout l'hiver, actendant son retour. Mais je y serois encores si je l'eusse voulu actendre, car je ne le veis oncques depuis. Cependant, l'esté vint accompagné d'une grande pestillence qui nous feit abandonner Thoulouse. Et pour ne laisser des compagnons que je congnoissois, m'en allay à <Cahors> où je fus six mois, durant lesquelz je n'oubliaiy pas à continuer mon entreprinse. Et m'accompaignis d'un bon vieil homme qu'on appelloit communement le philosophe, auquel je monstrois mes brouillatz, luy demandant conseil et advis pour veoir quelles receptes luy sembloient estre les plus aparentes, luy mesmement qui avoit manié tant de simples en sa vie ; lequel m'en marqua dix ou douze qui estoient à son advis les meilleures. Lesquelles je commençay à practiquer incontinant que fus retourné à

Thoulouse pres la feste de Toussainctz, apres que le danger de la peste fut passé et cessé. Si bien que tout l'hiver passa tandis que je practiquois les dictes receptes, desquelles j'en raportis tel et semblable fruit que des premières, de sorte que pres la feste de la saint Jehan je trouvoy mes quatre cens escuz augmentez et devenuz à cent soixante dix, non que pour cela je cessasse de poursuyvre tousjours mon entreprinse. Et pour mieulx la pouvoir continuer je m'associé avec ung abbé pres de Thoulouse qui disoit avoir le double d'une recepte pour faire nostre grant oeuvre, qu'un sien amy qui suyvoit le Cardinal d'Armignac, luy avoit envoyé de Rome, laquelle il tenoit toute asseuree. Mais il failloit deux cens escuz pour la faire, desquelz j'enournys les cens et luy l'autre moictié, et commanceasmes à dresser les nouveaulx fourneaux, tous de diverse façon, pour y travailler. Et pour ce qu'il falloit avoir d'une eau de vie fort souveraine pour dissouldre ung marc d'or, nous achaptasmes pour la bien faire une fort bonne piece de vin de Gaillac, duquel nous tirasmes nostre eau avec un pellican bien grant, de sorte que dans ung mois nous eusmes de l'eau passee par diverses fois, plus que n'en avions besoing ; puis nous fallut avoir divers vaisseaux de veoire pour la purifier et subtilier d'avantaige. De laquelle nous en mîmes quatre marcs dedans deux grandes cornues de veoire bien espesses, où estoit le marc de l'or que nous avions premierement calciné par <ung> mois, à grand force de feu de flambe. Et dressasmes ces deux cornues l'une dans l'autre, lesquelles estans bien luttee nous mîmes sur deux fours rondz et grandz, et achaptasmes pour trente escuz de charbon <tout> à un coup pour entretenir le feu au dessoubz des dictes cornues ung an entier, durant lequel nous essayame tousjours quelque petite recepte, desquelles nous raportasmes autant de proffict comme de la grande oeuvre, laquelle nous eussions gardé jusques à present si eussions voulu

(Fol. 7v)

attendre qu'elle se fust congelée au milieu du coul des cornues, comme promectoît la recepte, et non sans cause car toutes congelations sont precedées des dissolutions. Et nous ne <travaillâmes> poinct en la matiere deue, pour ce que ce n'est pas l'eau qui dissoult nostre or, comme de vray l'experience nous le monstre. Car nous trouvasmes tout l'or en pouldre comme l'y avyons mys, fors qu'elle estoit quelque peu plus desliée. De laquelle nous feismes projection sur de l'argent vif chauffé, en ensuyvant sa recepte, mais ce fut en vain. Si nous en fusmes marryz, je le vous laisse à penser, mesmement Monsieur l'abbé qui avoit desja publié à ses moines (fort bons secrettaires publics) qu'il ne restoit que à faire fondre une belle fontaine de plomb qu'ilz avoient en leur cloistre pour la convertir en or, incontinant que nostre besongne seroit faicte et achevee. Mais ce fut pour une autre fois <qu'il> la feit fondre pour avoir le moyen de faire travailler, en vain, ung Alement qui passa à son abbaye quand j'estois à Paris. Combien que pour cela il ne cessast de vouloir continuer son entreprinse, et me conseilla que je debvois me mectre au debvoir pour recouvrer troys ou quatre cens escuz et qu'il en fourniroit autant pour m'en aller demourer à Paris (ville aujourd'huy la plus frequentee de divers operateurs en ceste science que autre qui soit en toute l'Europe) et là m'accointer avec tant de façon de gens, pour travailler avec eulx que je rencontrasse quelque chose de bon pour <le> departir entre nous deulx comme fidelles freres. Et ainsi l'arrestâmes, de sorte que f'arrentis derechef tout mon bien et m'en allay à Paris avec huict cens escuz en la bourse, deliberé de n'en partir que tout cela je n'eusse despendu ou que je n'eusse trouvé quelque chose de bon. Mais ce ne fut pas sans encourir la malegrace de tous mes parens et amys qui ne tachoiert qu'à me faire

conseiller de nostre ville pour ce qu'ilz avoient opinion que je fusse grand legiste. Si est ce que nonobstant leur priere (apres leur avoir fait acroire que j'allois à la court pour en achapter ung <estat>) je partis de ma maison le lendemain de Noel et arrivay à Paris troys jours apres les Roys, où je fus ung mois durant presque incongneu de tous. Mais apres que j'euz commancé à frequenter les artisans comme orphevres, fondeurs, vitriers, faiseurs de fourneaux et divers autres, je m'accointis tellement de plusieurs qu'il ne fut pas un moys passé que je n'eusse congnoissance à plus de cent operateurs. Les ungs travailloient aux taintures des metaux par projection, les autres par cimentation, les autres par dissolution, les autres par conjonction de l'essence (comme ilz disoient) de l'esmerie, les autres par longues decoctions, les autres travailloient à l'extraction des mercures des metaux, les autres à la fixation d'iceulx. De sorte qu'il ne passoit jour mesmement les festes et dimanches, que ne nous assemblassions ou au logis de quelqu'un et fort souvent au mien, ou à Nostre Dame la Grand, qui est l'eglise la plus frequenté<e> de Paris pour parlementer des besongnes qui s'estoient passees aux jours precedans. Les ungs disoient : si nous avions le moyen pour y recommancer nous ferions quelque chose de bon ; les autres : si nostre vaisseau eust tenu, nous estions dedans ; les autres : si nous eussions eu nostre vaisseau de cuyvre bien rond et bien fermé, nous avions fixé le mercure avec la lune. Tellement qu'il n'y en avoit pas ung qui fist rien de bon et qui ne fust accompagné d'excuses. Combien que pour cela je ne me hastasse gueres à leur presenter argent, scaichant desja et congnoissant tres bien les grandes despences que j'avois faictes auparavant à credit et sur l'assurance d'autruy. Toutesfois, durant l'esté il vint ung Grec qu'on estimoit fort scavant homme, lequel s'adressa à ung tresorier que je congnoissois, luy promettant faire de fort belles besongnes. Laquelle

congnoissance fut cause que je commanceay à foncer comme luy pour arrester (ainsi qu'il disoit) le mercure du cinabre. Et pour ce qu'il avoit besoing d'argent fin en limaille, nous en achaptasmes troys marcs et les feismes limer ; duquel il en faisoit de petit<z> doux avec une paste artificielle et les mesloit avec le cinabre pulverisé, puis les faisoit decuyre dans ung vaisseau de terre bien couvert pour certain temps. Et quant ilz estoient bien secz, il les faisoit fondre ou les passoit par la coupelle, tellement que nous trouvions trois marcs et quelque peu d'avantaige d'argent fin qu'il disoit estre sorty du cinabre ; et que ceulx que nous y avyons mys d'argent fin s'estoient voliez en fume. Si s'estoit proffict, Dieu le scait, et moy aussi qui y despendis des escuz plus de trente. Toutesfois, il asseuroit tousjours qu'il y avoit du gain. De sorte qu'avant Noel suyvant, cela fut tant congneu en Paris, qu'il n'estoit pas filz de bonne mere s'entremeslant de travailler en la science, c'est à dire aux sophistications, qui ne scavoit ou avoit entendu parler des cloudz du cinabre, comme ung autre temps apres, fut parlé des pommes de cuyvre pour fixer la dedans le mercure avec la lune. Tandis que ces jeunesses passoient, ung gentilhomme estranger arriva, grandement expert aux sophistications, si bien qu'il en faisoit proffict ordinairement et vendoit sa besongne aux orfevres, avec lequel je m'accompagnay le plus tost qu'il me fut possible, mais ce ne fut pas sans despendre, afin qu'il ne me pensast poinct soufreteux. Toutesfois, je demouray pres d'un an en sa compagnie avant qu'il me vouldist declairer rien. Enfin, il me monstra son secret qu'il estimoit fort grand, combien que de vray il ne fust rien de proffict. Cependant, j'advertis mon abbé de tout ce que j'avois peu faire, mesme luy envoyay le double de la pratique du dict gentilhomme. Il me rescripvit qu'il ne tint poinct à faulte d'argent que je ne demourasses

encores ung an à Paris, attendu que j'avois trouvé ung tel commencement, lequel il estimoit fort grant contre mon opinion, pour ce que j'avois resolu en moy de n'user jamais de matiere qui ne demourast tousjours telle comme aparoissoit au commencement, ayant desja tres bien congneu qu'il ne se failloit tant peiner pour estre mechant et s'enrichir au dommaige d'autruy.

Parquoy continuant tousjours mon entreprinse, je y demouray ung an, frequentant les ungs puis les autres de quoy l'on avoit opinion qu'<ilz> eussent quelque chose de bon ; et deux ans que je y avois demouré auparavant furent troys ans. Or, j'avois despendu la plus grant part de l'argent que j'avois, quand je receuz les nouvelles de mon abbé, qui me mandoit que incontinant apres avoir veu sa lettre, je l'allasse trouver. Ce que je feis, pour ce que ne le voulois desdire en rien comme nous avions juré et promis ensemble. Quant je fuz arrivé, je trouvay des lettres que le Roy de Navarre (qui estoit grandement curieux en toutes choses de bon esprit) luy avoit escript, qu'il feist de sorte, s'il avoit jamais delibéré faire rien pour luy, que je allasse à Pau en Bearn pour luy aprendre le secret que j'avois aprins du dict gentilhomme et d'autres qu'on luy avoit raportez que je scavois, car il me feroit fort bon traictement et me recompenseroit de troys ou quatre mil escuz. Ce mot de quatre mil escuz chatouilla tellement les oreilles de l'abbé, que se faisant acroyre qu'il les avoit desja en sa bourse, il n'eust jamais cessé que ne fusse party pour aller à Pau, où j'arrivay au moys de May et demouray sans travailler environ six sepmaines, pour ce qu'il fallut trouver les simples ailleurs. Mais quant j'euz achevé, j'en receuz telle recompense que je m'actendois. Car encores que le roi eust bon vouloir de me faire du bien,

je me tays du bon traitement que je receuz en son pays, si feis bien de l'amitié bonne et grande que je congneuz d'aucuns gentilzhommes de sa court en mon endroit, mais bien peu en nombre, si est ce qu'estant destourné par des plus grandz de sa court, mesmes de ceulx qui avoient esté cause de ma venue en icelle, il me renvoya avec ung grand mercy. Et que j'advisasse, s'il y avoit riens en ses terres qui fust en sa puissance me donner comme confisque ou autre chose semblable, qu'il la me donneroit volontiers. Ceste reponce me fut tant ennuyeuse que sans m'actendre à ses belles promesses pour en avoir esté nourry d'autres fois à mes despens, je m'en retournay vers l'abbé. Mais pour ce que j'avois ouy parler d'un docteur religieux qui estoit estimé (et à bon droict) fort scavant en la philosophie naturelle, je passay le veoir en m'en revenant. Lequel me destourna grandement de toutes ces sophistications et apres qu'il congneu que j'avois estudié en la philosophie et faict les actes de maistre en icelle à Bordeaux ainsi que je luy deis, il me dist d'un fort bon zele qu'il me plaignoit grandement de ce que n'avois recouvré de bons libvres des philosophes antiens qu'on peult recouvrir ordinairement, avant qu'eusse despendu tant de temps et tant d'argent à credit en ses mauldictes et malheureuses sophistications. Je luy parlay de la besongne que j'avois faicte, mais il me sceut tres bien dire ce que c'estoit et que ne soustenoit poinct beaucoup d'essays. Si me destournay tellement de toutes ces sophistications pour m'occuper à la lecture des libvres des anciens et scavans philosophes, afin de pouvoir congnoistre leur vraye matiere en laquelle seule gist toute la perfection de la science, que je m'en allay trouver mon abbé pour luy rendre compte des huict cens escuz qu'avions mys ensemble, et luy communiquer la moictié de la recompense que j'avois eue du Roy de Navarre. Estant donc

arrivay vers luy je luy comptay le tout, de quoy il fut grandement marry. Et encores plus de ce que je ne voulois continuer l'entreprinse encommancee avec luy, pour ce qu'il avoit opinion que je fusse bon operateur. Toutesfois, ces prieres ne peurent tant en mon endroit que je n'ensuyvisse le conseil du bon docteur, pour les grandes et aparentes raisons qu'il avoit adduictes quant je parlay à luy. Et luy ayant rendu compte de tous les fraiz que j'avois faictz, il nous resta quatre vingtz dix escuz à chacun. Et le lendemain apres, nous departismes. Je m'en allay en ma maison deliberé d'aller à Paris, et ne bougeay là d'un logis que je n'eusse faict quelque resolution par la lecture de divers livres des philosophes naturelz pour travailler à nostre grand oeuvre, ayant donné congé à toutes ces sophistications. Parquoy, apres que j'euz recouvré argent d'avantaige de mes arrentiers, je m'en allay à Paris où j'arrivay le lendemain de la Toussainctz en l'annee 1546. Et là j'achaptay pour dix escuz de libvres en la philosophie tant des anciens que des modernes. Une partie desquelz estoient imprimez et les autres escriptz de main comme la *Tourbe des philosophes*, *Le Bon Trevisan*, *La Complainte de Nature* et autres divers traictez qui n'ont jamais esté imprimez. Et ayant loué une petite chambre aux faulxbourgs Saint Martial, fus là ung an durant, avec ung petit garçon qui me servoit, sans frequenter personne, estudiant jour et nuict en ces autheurs. Si bien que au bout d'un mois je faisois une resolution, puis une autre, puis l'augmentoïs, puis la changeoïs presque de tout, en actendant que je en feïsse une où n'y eust poinct de varieté ny contradiction aux sentences des libvres des philosophes. Toutesfois je passay toute l'annee et une partie de l'autre sans pouvoir gaingner cela sur mon estude, que je peusse faire aucune entiere et parfaicte resolution. Estant en ceste perplexité,

je me tournay mectre à frequenter ceulx que je scavois qui travailloient à cest divin oeuvre. Car je ne hantois plus tous les autres operateurs que je avois congneuz auparavant, travaillant à ces mauldictes sophistications. Mais si j'avois contrarieté en mon entendement, sortant de l'estude elle estoit augmentee en considerant les diverses et variables façons de quoy ilz travailloient. Car si l'un travailloit avec l'or seul, l'autre avec l'or et mercure ensemble, l'autre y mesloit du plomb qu'il appelloit sonnant pour ce que l'avoit passé par la cornue avec de l'argent vif, l'autre convertissoit aucuns metaulx en argent vif avec diversité de simples par sublimations, l'autre travailloit avec unq atrement noir artificiel qu'il disoit estre la vraye matiere de laquelle Rammond Lulle usa pour la composition de ceste grande oeuvre. Si l'un travailloit <en unq alembicq, l'autre travailloit> en plusieurs autres et divers vaisseaux de veoire, l'autre d'airain, l'autre de cuyvre, l'autre de plomb, l'autre d'argent, et les autres en vaisseau d'or. Puis l'un faisoit sa decoction au feu faict de gros charbon, l'autre de boys, l'autre de raisin, l'autre à la chaleur du soleil et d'autres au bain marie. De sorte que leur variété d'operations avec les contradictions que je voyois aux livres m'avoient presque causé unq desespoir. Lorsque inspiré de Dieu par son Sainct Esprit, je commanceois à reveoir d'une fort grande diligence les oeuvres <de> Ramond <Lulle> et principalement son *Testament* et *Codicile*, lesquelz je adaptois tellement avec une espitre qu'il escripvit en son temps au Roy Robert et à unq brouillart que j'avois recouvré du dict docteur, auquel il estoit inutile, que j'en feis une resolution en tout contraire à toutes les operations que j'avois veues auparavant, mais telle que je ne lisois rien en tous les livres qui ne s'adaptat fort bien à mon opinion ; mesmement la resolution que Arnault

de Villeneuve a faicte au fonds de son *grand Rosaire*, qui fut maistre de Rammond <Lulle> en ceste science. Tellement que je demourois environ ung an apres sans faire autre chose que lire et penser jour et nuict à ma resolution, en actendant que le terme de l'acensement que j'avois faict de mon bien fust passé pour m'en aller travailler chez moy, où j'arrivay au commencement de Quaresme, deliberé de practiquer ma dicte resolution, pendant lequel je feis provision de tout ce que j'avois besoing et dressay ung four pour travailler. Si bien que le landemain de Pasques, je commenceay, mais ce ne fut pas sans avoir divers empeschemens, desquelz (j'en tays les principaux), de mes prochains voisins, parens et amys. L'un me disoit : Que vouliez vous faire ? N'avez vous pas assez despendu à ces follyes ? L'autre m'asseuroit que si je continuois d'achapter tant de menu charbon, qu'on soupçonneroit de moy que je faisois de la faulce monnaye, comme ilz avoient desja ouy parler. Puys <venoit> ung autre me disant que tout le monde, mesmes les plus grandz de nostre ville, trouvoit fort estrange que je ne faisois profession de la robe longue, actendu que j'estois licencié es loix, pour parvenir à quelque estat honorable en la dicte ville. Les autres qui m'estoient de plus pres, me tansoient ordinairement, disans pourquoy je ne mectoís fin à ces folles despences et qu'il me vauldroit myeulx espargner l'argent pour paier mes creanciers ou pour achapter quelque office, me menassant qu'ilz feroient venir la justice en ma maison pour me rompre le coust. D'avantaige, disoient ilz, si vous ne voulez riens faire pour nous, ayez esgard à vous mesmes ; considerez que estant jeune de trente ans ou environ, vous en ressemblés avoir cinquante, tant se commance vostre barbe à mesler qui vous presente

tout envyeilly de la peine qu'avez enduree à la poursuite de voz jeunes follyes ; et mil autres semblables advertissements desquelz ilz me importunoient ordinairement. Si ces propos m'estoient ennuyeulx, je le vous laisse à penser, actendu mesmement que je veoyz tousjours mon oeuvre continuer de mieulx en mieulx ; à la conduite de laquelle j'estois tousjours attentif, nonobstant telz et semblables empeschemens qui me survenoient ordinairement; et principalement les dangers de la peste qui fut <si> grand en l'esté qu'il n'y avoit marché ny pratique qui ne fust rompue. De sorte qu'il ne passat jour que je ne <regardasse> d'une fort grande diligence <l'apparition> des troys couleurs que les philosophes ont escript debvoir aparostre avant la vraye perfection de nostre divin oeuvre. Lesquelles graces au seigneur Dieu je veis l'une apres l'autre. Si bien que le propre jour de Pasques j'en veis la vraye et parfaicte experience sur de l'argent vif eschauffé dedans ung creuset, lequel y convertit en fin or devant mes yeulx en moins d'une heure par le moyen d'un peu de ceste divine pouldre. Si j'en fut bien aise, Dieu le scait, si ne m'en vantis je pas pour cela. Mais apres avoir rendu graces à Dieu, nostre bon Dieu qui m'avoit faict tant de biens, de faveur et de graces par son saint filz et nostre redempteur Jesus Christ, et l'avoir prié comme je fais ordinairement qu'il m'illuminast par son Saint Esprit pour en pouvoir user à son honneur et louenge, je m'en allay le lendemain pour trouver l'abbé à son abbaye, pour satisfaire à la foy et promesse que nous avions faict ensemble. Mais je trouvay qu'il estoit mort six moys auparavant, de quoy je fus grandement mary. Si fus je bien de la mort du bon docteur <dont fuz averty> en passant pres de son convent. Parquoy m'en allay à Geneve pour attendre là, ung mien amy et prochaing parent, ainsi qu'avions arresté ensemble à mon partement. Lequel j'avois laissé à ma maison avec procure et

charge expresse pour vendre tous et chacuns mes biens paternelz que j'avois. Desquelz il paya mes creanciers et le reste distribua secrettement à ceulx qui en avoient besoing, afin que mes parens et autres sentissent quelque fruict du grant bien que Dieu m'avoit donné, sans que personne s'en print garde. Mais au contraire, ilz pensoient que moy comme desesperé et ayant honte des despences que j'avois faict, vendisse mon bien pour me retirer ailleurs, ainsi que m'a dist ce mien amy, lequel me vint trouver à Geneve le premier jour du moys de juillet. Et de là nous en allasmes à Lausanne, ayant delibéré voyager et passer le reste de mes jours en plus renomnees villes d'Allemagne avec fort petit train. Et pour cause où j'ay esté nommé d'autre nom que le mien, mesmes ay faict des digressions en ceste premiere partie de mon opusculé, qui seront descouvertes à l'advenir, afin que ne fusse congneu par ceulx qui veiront et lyront icelluy, pendant ma vie, en nostre pays de France. Lequel j'en ay voulu gratifier, non pas pour estre <auteur> de tant de folles despences qu'on y faict ordinairement à la poursuite de ceste science qu'on estime communement sophistique parce qu'on ne veoid rien en icelle que sophistication, d'aaultant que peu de gens travaillent à la vraye et divine perfection, mais plustost pour les en divertir et les remectre au vray chemyn au plus qu'il m'est possible.

Parquoy pour conclusion de ma premiere partie, je supplie tres humblement tous ceulx qui lyront mon present opusculé, qu'il leur souviene de ce que le bon poete nous a laissé par escript, scavoir : Ceulx là estre bien heureulx qui sont faictz saiges aux despens et dangers d'aultruy. Afin que voyant le discours comment je suis parvenu à la perfection

(Fol. 12v)

de ceste divine oeuvre, ilz aprennent à cesser de despendre soubz l'adveu des vaines <et> sophistiques deceptes, pensant y parvenir par icelles. Car comme je les ay desja une fois advertis en mon espitre liminaire, ce n'est poinct par cas fortuit qu'on y parvient, mais par long et continuel estude des bons autheurs, quand c'est le bon plaisir de nostre Seigneur nous assister par son Sainct Esprit ; car à grand peine jamais ceulx qui l'ont ainsi congneu la publient ; lequel je supplie tres humblement qu'il luy plaise me donner la grace pour en bien user, comme je fais aussi d'assister à tous les bons fidelles qui feront lecture de mon present opuscule, afin qu'ilz en puissent rapporter quelque proffict pour en user en son honneur et à la louange de nostre redempteur Jesus Christ, auquel soit honneur et gloire aux siecles des siecles.

Fin de la premiere partie.

LA SECONDE PARTIE

Espître que l'autheur a escript au M. R. D. docteur en theologie:

Monsieur pour ce que suyvant vostre bon conseil qu'il vous pleut me donner quand je passay par vostre convent, j'ay consommé tout mon temps à la lecture des libvres des sophistes. Estant à Paris tousjours depuis, je suis passé en m'en retournant ceans pensant vous y trouver, mais ma fortune qui m'a esté jusques à present enuyeuse n'a poinct voulu que j'eusse ce bien de pouvoir conferer avec vous le proffict que je pense avoir faict par la resolution que j'ay peu faire de la lecture des oeuvres des philosophes. Et pour ce que je n'ay peu le vous dire de bouche, je vous ay voulu laisser le sommaire d'icelle par la presente. Afin que si Dieu vous a faict la grace d'en avoir peu resouldre mieulx, qu'il vous plaise le corriger. A la charge que si le bon Dieu ne me faict tant de faveur et grace que j'en rapporte tel proffict par la certaine experiance comme je m'actends, qu'il ne vous sera rien esconduit. Ma resolution est donc telle que nostre divine oeuvre est faicte d'une seule matiere que les philosophes ont appellé l'argent vif animé pour ce qu'il est congelé par son propre coagule, laquelle est parfaicte par nostre decoction dans ung seul four avec ung seul vaisseau, pour parfaire tous les metaulx imparfaictz par la grande et exhuberante perfection qu'elle a acquise par nostre art. Je vous supplie donc, qu'il vous plaise m'en advertir en m'escripvant les raisons par lesquelles vous la pensez telle. Car je me suis deliberé commancer à la practiquer au premier jour à nostre maison, où je m'attens vous presenter cest este d'aussi bon coeur, comme je prie nostre bon Dieu vous maintenir

(Fol. 13v)

*en sa grace, me recommandant bien humblement à la vostre.
Escript en vostre convent le dimanche devant Quaresme prenant
, par vostre bon et tousjours amy M. D. Zecaire.*

LA SECONDE PARTIE

En laquelle l'auteur demonstre la vraye methode pour faire la lecture des libvres des philosophes naturelz :

*Aristote au premier libvre de sa **Phísique** nous a tres bien aprins qu'il ne fault poinct disputer contre ceulx qui nyent les principes de la science, mais contre ceulx qui les confessent. Lesquels se proposent divers argumens qu'ilz ne peuvent souldre par leur ignorance, et par ainsi demourent tousjours en doubte. C'est donc pour eulx en ensuyvant nostre bon maistre, que je me travaille, et non pour les autres. Car comme dict le mesme auteur, disputer avec telle maniere de gens c'est disputer des couleurs avec les aveugles naiz, lesquels pour ce qu'ilz n'ont poinct le moyen, scavoir la veue, pour en juger, ne pouroient estre persuadez qu'il y eust diversité de couleurs.*

Parquoy, afin que les bons fideles et enfans debonnaires puissent rapporter quelque proffict de mon opusculé, trouvang en icelluy soulagement et repos d'esprit, je me suis peiné le plus qu'il m'a esté possible et d'aaultant que le subject de nostre divine science le permet, à rediger ceste seconde partie en vraye methode, afin d'eviter la grande variete et confusion qui se presente ordinairement en la lecture des philosophes. Ce qui m'a faict user du mesme ordre qu'ay tenu en mon estude, procedant par divisions comme s'ensuyt.

Premierement, je monstreray avec l'ayde de Dieu, par quelz nostre science a esté inventee, et de quelz auteurs nous avons usé en la compilation de mon opusculé, declairant la raison pourquoy ilz ont escript tant couvertement ; puis nous prouverons la verité d'icelle par divers argumens, respondant aux plus aparens qu'on a de coustume faire pour prouver le contraire, pour ce

que le lecteur diligent pourra colliger des autres membres de nostre division toutes et chacunes solutions de tous autres argumens qu'on pouroit faire au contraire. Et mesmement du tiers membre et du quatrieme. Tiercement nous prouverons en quoy nostre science est naturelle et comment elle est appelée divine en parlant des operations principales, où nous declairerons l'erreur des operateurs du jourd'huy. Ce faict, nous declarerons la façon comment la nature besongne soubz terre à la procreation des metaulx, monstrant en quoy l'art peult ensuyvre nature en ses operations. Puis nous declairerons la vraye matiere qui est requise pour parfaire les metaulx sur terre. Declairant en fin, les principaux termes de nostre science, où nous accorderons les sentences plus necessaires des philosophes et qui aparoiissent plus contraires en faisant la lecture de ces libvres. De sorte que les vrais amateurs de nostre science en pourront rapporter quelque fois ung grant proffit, et noz envieulx et detracteurs ordinaires en rapporteront leur grande confusion temoignee par mon present opusculé. Lequel j'ay voulu confirmer par les auctoritez des plus scavans et antiens philosophes et <bons> auteurs, afin qu'ilz ne pregnent pour excuse que c'est ung auteur nouveau qui a entreprint d'eclairer leur impieté et continuelles deceptions.

Pour bien donc declairer ceulx qui ont esté les premiers inventeurs de nostre science, nous fault ramentevoir la doctrine que l'apostre saint Jacques nous a laissé par escript en sa canonique, c'est que tout don qui est bon et tout bien qui est parfait nous est donné d'en hault, descendant du Pere des lumieres qui est le Dieu

*eternel. Ce que je ne veulx prendre et adapter à nostre propos en termes generaulx et telz qu'on les peult adapter à toutes les choses crees. Mais singulierement, je deïs que nostre science est tant divine et tant supernaturelle, j'entends en la seconde operation comme il sera plus amplement declairé au tiers membre de nostre division, qu'il est et a esté tousjours impossible et sera à l'advenir à tous les hommes de la congnoistre et descouvrir de soy mesmes, feussent ilz les plus grandz et experts philosophes que jamais furent au monde. Car toutes les raisons et experiences naturelles nous defaillent en cela. De sorte qu'il a esté justement escript par les autheurs antiens que c'est le secret des secretz, lequel nostre bon Dieu a reservé et donné à ceulx qui le craignent et honnore<nt>, comme dict nostre grand prophete Hermes : je ne tiens ceste science, d'autre que par l'inspiration de Dieu ; ce <que> confirme Alphidius, disant : scachez, mon filz, que le bon Dieu a reservé ceste science pour les posterieurs d'Adam, et principalement pour les pauvres et raisonnables. Geber a affermé le mesme en sa *Somme*, disant : nostre science est en la puissance de Dieu. Lequel, pour estre tout juste et bening l'a baillé à ceulx qui luy plaist. Tant s'en fault donc qu'elle soit <en la puissance des hommes en tant qu'elle est> supernaturelle, moins inventee par eulx, mais quant à ce qu'elle est naturelle, c'est à dire en ce que en ses premieres operations elle ensuit nature, il y a diverses opinions pour veoir qui en a esté le premier inventeur, les ungs disent que c'est Adam, les autres Scalpius, les autres disent qu'Henoc l'a congneue le premier ; lequel d'aucuns ont voulu dire qu'est Hermes Trismegiste, que les Grecs ont tant loué, mesmes luy ont attribué l'invention de*

toutes leurs sciences <occultes et secretes>. De ma part, je m'accorderois volontiers à la dernière opinion, pour ce qu'il est assez notoire que Hermes estoit fort grand philosophe, comme ses oeuvres nous tesmoignent, et que pour estre tel il a enquis diligemment les causes des experiences es choses naturelles, par la congnoissance desquelles il a congneu la vraye matiere de laquelle nature use aux concaves de la terre à la procreation des metaulx. Ce qui fait acroire cela, c'est que tous ceulx qui l'ont ensuivy, sont venuz par ce moyen à la vraye congnoissance de ceste divine oeuvre, comme sont Pithagoras, <Platon>, Socrates, Zeno, Haly, Senior, Rasis, Geber, Morienus, Bonus, Arnaldus de Villanova, Raymundus Lulius et plusieurs autres qui seroient long<s> à racompter. Desquelz, mesmes les plus principaux, nous avons compilé et assemblé nostre present opusculé. Mais c'est avec peine, leurs livres en pouroient tesmoigner. Car ilz les ont escriptz de telle sorte, ayans la craincte de Dieu tousjours devant les yeulx, qu'il n'est presque possible parvenir à la congnoissance de ceste divine oeuvre par la lecture de leurs livres. Comme dict Geber en sa *Somme*: ne fault poinct, dict il, que le filz de la science desespere et se defye de la congnoissance de cest divin oeuvre, car en saichant et pensant ordinairement aux causes des composez naturelz, il y parviendra. Mais celluy qui s'attend <la trouver> par noz livres, il sera bien tard quand il y parviendra, pour ce, dict il en un autre lieu, qu'ilz ont escript la vraye pratique <pour> eulx mesmes, meslant parmy la façon de enquerir

*les causes pour venir à la parfaicte congnoissance d'icelle. Ce qui luy a faict <mectre> en sa dicte **Somme** les principales operations et choses requises à nostre divine oeuvre en divers et variables chappitres, pour ce, dict il, que s'il l'avoit mise par reng et distincte, elle seroit congneue en ung jour de tous, voyre en une heure tant elle est noble et admirable. Cela mesme a dict Alphidius, escripvant que les philosophes qui nous ont precedez ont caché leur principale intention sur divers enigmes et innumerables equivoques, afin que par la publication de leur doctrine, le monde ne fust ruyné comme de vray il seroit. Car tout exercice de labouraige et cultures des terres, tout trafique, brief tout ce qui est necessaire à la conservation de la vie humaine seroit perdu, pour ce que personne ne s'en voudroit entremectre, ayant en sa puissance ung si grand bien que cestuy. Parquoy Hermes, s'excusant au commencement de son livre, dict : mes enfans, ne pensez poinct que les philosophes ayent caché ce grant secret pour envye qu'ilz portent aux gens scavans et bien instruictz, mais pour la cacher aux ignorans et malicieulx. Car comme dict Rosins, par ce moyen l'ignorant seroit faict egal au scavant et les malicieux et meschans en useroient à leur dommaige et ruine de tout le peuple. Semblables excuses a faict Geber en sa **Somme** au chappitre de l'administration de la medecine solaire, disant qu'il ne fault poinct que les enfans de doctrine s'esmerveillent s'ilz ont parlé couvertement en Hermes, car ce n'est pas pour eulx, mais pour cacher leur secret aux ignorans dessoubz tant de varietez et confusion d'operation, et ce pendant entraîner et acheminer par*

icelles les enfans de la science à la congnoissance d'icelle pour ce que, ainsi qu'il escript en ung autre lieu, ils n'ont poinct escript la science inventee sinon pour eulx mesmes, mais ont baillé les moyens pour la congnoistre. C'est donc la raison pourquoy tous les libvres des philosophes sont plains de grandes difficultez, je deis grande <pour ce qu'elles sont presque innumerables. Car il <n'est possible de veoir au monde plus difficile> que <de> trouver une contrarieté si grande entre tant d'autheurs renommez et scavans, mesmes dans ung autheur seul y trouver contradiction en sa doctrine ; comme tesmoignent assez les escriptz de Rasis quant il dict au *Livre des lumieres* : j'ay assez monstré en mes libvres le vray ferment qui est requis pour les multiplications des taintures des metaulx. Lequel j'ay affermé en ung autre lieu n'estre poinct le vray levain, en delaisant la vraye congnoissance à celluy qui aura le jugement bon et subtil pour la congnoistre. D'autre part si l'un escript que nostre vraye matiere est de vil pris et de neant, trouvee par les fumiers comme dict Zeno en la *Tourbe des philosophes*, incontinant en ce mesme libvre Barseus dict : ce que vous cherchez n'est poinct de peu de pris ; l'autre dira qu'elle est grandement precieuse et ne se peult trouver qu'avec grandz fraiz et à dommaige. Si l'un a aprins à preparer nostre matiere en divers vaisseaux et par diverses operations, comme a faict Geber en sa *Somme*, il y en a ung autre qui asseurera qu'on n'a besoing que d'un seul vaisseau pour parfaire nostre divin oeuvre, comme dict Rasis, Lilius, Alphidius et plusieurs autres. Puys, quant l'on aura leu en ung libvre qu'il fault demourer neuf moys à la procreation et faction de nostre divin oeuvre comme a escript Rasis, l'on trouvera dans ung autre qu'il

y fault ung an, comme dict Rosinus et Plato. Et puis l'on trouve tous les livres d'iceulx tant variables et barbares, j'entends en aparence, et mal declairez qu'il est impossible aux hommes, comme dict Ramond Lule, decouvrir la verite d'entre tant de diverses opinions, si le bon Dieu ne nous inspire par son Saint Esprit ou ne nous la revele par quelque personne vivante. Qui est la cause que nous ne voyons jamais personne qui l'ayt faicte ny n'en scavons rien jusques apres leur mort, pour ce que l'ayant acquise avec une si grande peine, je crois fermement qu'ilz la celleroient à eulx memes s'il leur estoit possible, tant s'en fault qu'ilz la communicassent à ung autre. Parquoy, en ensuyvant les raisons cy dessus amenees, ne fault jamais trouver estrange avec le commun populaire, si l'on ne veoid personne qui ayt faicte ceste divine oeuvre. Ainsy, plus tost s'esmerveiller avec les scavans comme il y en y a aucun qui soit parvenu à la vraye congnoissance d' icelle.

Mais poursuyvant nostre ordre encommancé, il fault declairer le second membre de nostre division, scavoir que nostre science est certaine et veritable. Toutesfois, avant commencer, il fault que je contante les oreilles delicates des calumniateurs, lesquelz, pour estre coustumiers à reprendre les labeurs d'autruy pour ce que les leurs ne congnoissent poinct la lumiere, diront ilz que j'ay mal retenu la doctrine d'Aristote, qui escript au 7e de sa Phisique que la definition est la vray forme du sujet defini. Et par ainsi, puisque j'ay <entreprys> traicter la declaration

et vraye methode de ceste science communement appellee alchimie, je debvois commancer par la definition pour mieulx declairer la proprieté des termes d'icelle. Mais je renvoiray volontiers telz calumniateurs aux auteurs qui nous ont precedez, lesquelz s'estant mys au debvoir d'en bailler certaine diffinition, ont esté contrainctz confesser qu'il est impossible d'en donner, comme tesmoignent les escriptz de Morienus, Lilius et de plusieurs autres. Parquoy ilz en ont assigné en leurs libvres, diverses et variables descriptions par lesquelles ilz monstrent les effectz de nostre science, pour ce qu'elle n'avoit poinct de principes familiers comme toutes les autres sciences. De ma part, j'en diray ce qu'il m'en semble.

C'est donc une partie de philosophie naturelle, laquelle demonstre la façon de parfaire les metaux sur terre, immitant nature en ses operations au plus pres qu'il luy est possible. Laquelle science nous disons estre certaine pour beaucoup de raisons. Premièrement, il est tout resolu entre tous les philosophes qu'il n'y a rien plus certain que la verité, comme dict Aristote, apert là où il n'y a poinct de contradiction. <Or> est il ainsi que tous les philosophes qui ont escript en ceste divine philosophie les ungs apres les autres, les ungs escripvent en hebreu et les autres en grec, les autres en latin et en autres diverses langues, se sont tellemen entenduz et accordéz ensemble, encores qu'ilz ayent escript soubz divers equivoques et figures pour les raisons cy dessus amenees, que l'on jugeroit à bon droict qu'ilz ont escript leurs libvres en mesme

languaige par une mesme bouche et en ung mesme temps, combien qu'ils ayent escript les ungs cent ans, les autres deux cens voire mil ans apres les autres. Comme dict Senior, les philosophes, dict il, semblent qu'ilz ayent escript diverses choses soubz divers noms et similitudes, combien que de vray ilz <n'>entendent tous qu'une mesme chose. Rasis, au *Livre des Lumieres* afferme le mesme, disant que soubz diverses sentences qui nous semblent contraires du commencement, les philosophes n'ont jamais entendu que une chose mesme. Desquelz nous avons ung autre tesmoignage grandement evident, car ceulx mesmes qui ont escript aux autres sciences des livres grandement scavans et approuvez en ont escript en cestuy, affirmant icelle estre fort veritable. Et quant bien nous n'aurions autre probation que la sentence du Philosophe qui dict au second des *Ethiques* que ce qui est faict bien se faict par un moyen, cela serait assez suffisant pour nous assurer de la verité de nostre science. Car tous ceulx qui ont <escript d'>icelle s'accordent en cela qu'il n'y a qu'une seule voye pour parfaire nostre divine oeuvre, comme dict Geber en sa *Somme*: nostre science, dict il, n'est poinct parfaicte par diverses choses mais par une seule, en laquelle nous n'adjoustons ny diminuons aucune chose fors les choses superflues que nous en separons en ceste operation. Cela mesme tesmoigne Lilius, quant il escript que toute nostre maistrise est parfaicte par une seule <chose, par un seul> regime et par ung seul moyen. Autant en ont escript tous les autres philosophes, encores qu'ils aparoissent divers en leurs sentences. D'avantaige nous tenons pour plus que certain nostre science estre tres veritable par l'experience tres certaine qu'en avons veu, qui est la principale assurance quant à nous, comme dict Rasis et Senior. Mais pour la

demonstrer telle au plus pres qu'il nous sera possible à ceulx qui en peuvent justement doubter, il nous fault accorder avec tous les philosophes que nostre science est comprinse soubz la partie de la philosophie naturelle, qu'ilz ont appellee assez proprement operative, la conjoignant en cela avec la medecine. Or est il ainsi que la medecine ne nous peult monstrier la verité et certitude de sa doctrine que par experience. Qu'il soit vray, quant nous lisons en ses livres que toute colere est evacuee par la rubarbe, nous n'en pouvons croire rien plus avant de certain que ce que l'experience nous en monstre. Laquelle nous assure que la dicte colere est guerie par l'application du dict <simple>. Ainsi nous dirons à nostre propos, parlant par similitudes pour ce que nostre divine oeuvre ne peult recevoir aucune vraye comparaison, que si l'experience nous monstre que la fumee de plomb <ou> la fumee des attramenz congellent l'argent vif, cela nous peult assurer, j'entends nous induire à croire, qu'il est faisable preparer une medecine grandement parfaite et semblable au naturel et qualitez des metaux, par laquelle nous puissions arrester l'argent vif et parfaire les autres metaux imparfaictz par sa projection, attendu mesmement que les composez mineraux imparfaictz congellent l'argent vif et le reduisent à leur naturel, par plus forte raison donc, les parfaictz par nostre art et deurement preparez par l'ayde d'icelluy, le congellent et reduisent semblablement à eulx tous autres metaulx imparfaictz par sa grande et exhuberante decoction qu'ilz ont acquise par l'administration de nostre art. Et pour contanter plus avant les gens curieulx

d'aujourd'huy, nous adduirons quelques autres argumens pour mieulx les induire à croire la verité de nostre science. Or est il certain que tout ce que faict la mesme operation d'un composé est du tout semblable à luy, comme dict Aristote au 4^e livre des *Metheores*, quant il declaire que tout ce qui se faict l'operation d'un oeíl est oeíl. Puisque doncques que nostre or, c'est à dire celluy que nous faisons pour monstrier nostre divine oeuvre, est du tout semblable à l'or mineral, et que toute la doute est aujourd'huy en cela pour veoir si l'or que nous faisons est parfaict, il me semble avoir assez monstré, en ensuyvant l'auctorité des philosophes, que nostre science est tres certaine. Mais diront ilz il est vray que c'est assez prouvé pour ceulx qui en ont une experience, et non pour les autres, pour lesquelz, afin <qu'ilz n'ayent> aucun doute, j'ameneray les raisons suyvantes. Aristote au 4^e livre des *Metheores* au chappitre des digestions, dict que toutes choses qui sont ordonnees pour estre parfaictes, lesquelles par faulte de digestion sont demourees telles, peuvent estre parfaictes par continuelle digestion. <Or> est il ainsi que tous les metaulx imparfaictz sont demourez telz par faulte de digestion. Car ilz ont esté faictz pour estre convertiz finalement en or, et par ainsi pour estre parfaictz ainsi que l'experience nous tesmoigne, comme nous declairerons <cy> apres en declairant le quart membre de nostre division. Ilz pourront donc estre parfaictz par continuelle decoction, laquelle nature faict aux concaves de la terre et nostre <art les parfaict sur terre par la projection de nostre> divine oeuvre, comme nous declairerons plus avant, au penultieme membre de nostre division. D'avantaige, si les quatre elemens qui sont contraires en aucunes qualitez <sont convertiz>

(Fol. 19v)

*l'un en l'autre comme dict Aristote au 2e livre des Generations, par plus forte raison, les metaux qui sont tous d'une mesme matiere et par ainsi non contraires en qualitez, se convertiront l'un en l'autre. Qui est la raison pourquoy Hermes a appellé leur operation circulaire, mais ung peu improprement comme luy mesme le tesmoigne, pour ce que les metaux ne sont poinct procreez par nature purs et parfaictz pour revenir imparfaictz, et que de l'or fust faict plomb et de l'argent estaing et ainsi les autres, mais pour estre faictz parfaictz par ordre et par continuelle decoction, jusques à ce qu'ilz soient parfaictz et par consequent faictz or, comme l'experience nous montre evidamment. Et par ainsi, leur generation n'est poinct du tout <airide>. combien qu'elle le soit en partie. Ces raisons et autres semblables que je laisse pour le present, pour ce que mon petit opusculé ne pouroit comprendre tout le discours qu'on pouroit faire sur ce propos, seroient suffisantes pour demonstrier la verité et certitude de nostre science, n'estoient les argumens qu'on a accoustumé de faire au contraire, qui troublent tellement les entendemens des bons enfans de doctrine, qu'ilz sont tousjours en doute, croyans tantost en l'un puis l'autre, si bien qu'ilz n'ont jamais repos en leur esprit. Mais afin que desormais ilz puissent croire nostre science estre tres veritable, je leur veulx aprendre la vraye solution des plus viollens et plus aparens argumens qu'on a accoustumé de faire au contraire, par laquelle ilz congnoistront que leur argument et tous autres semblables n'ont rien qu'une seule aparence de verité. Ils sont tous coustumiers faire un argument qu'ilz fondent sur l'auctorité du Philosophe au 4e des *Metheores*, laquelle a esté premierement d'Avicenne, comme dict Albert le Grand : en vain, dict il, se travaillent les operateurs du jourd'huy*

*pour parfaire les metaux. Car ilz n'y parviendront jamais si premierement <ilz ne les reduysent en leur premiere matiere. Or est il ainsi que nous ne les y reduysont> poinct, par consequent ne faisons rien que sophistication, comme escript le mesme <Albert>, disans : tous ceulx qui colorent les metaux par diverses facons de simples en diverses couleurs sont vrayment gens trompeurs et decepveurs si ne les reduisent en leur premiere matiere De ma part, je scay bien que beaucoup de gens scavans ont entreprins la solution de cest argument, pour ce que c'est le plus apparent qu'on face, de sorte que les ungs disent qu'encores qu'en la projection de nostre divine oeuvre sur les metaux imparfaictz <nous> ne les reduis<ons> poinct en leur premiere matiere, si est ce que à la composition d'icelle nous l'avons reduicte en soulfhre et en argent vif, qui sont la vraye matiere des metaux, comme nous declairerons au- quatrieme membre de nostre division. Et que pour la grande perfection qu'elle a acquise en sa decoction, elle est suffisante pour parfaire tous les metaux imparfaictz en or par sa projection, sans les reduire particulierement en leur premiere matiere. Telle a esté l'opinion d'Arnault de Villeneuve en son *Grand Rosaire*, lequel Raymond Lulle a ensuivy en son *Testament*. Mais, sauf l'honneur et reverence de ces deux scavans personaiges, il me semble que c'est parler contre toute l'opinion des philosophes. Car, puisqu'ilz accordent qu'il fault reduire les metaux en leur premiere matiere, ce qui se faict par mouvemens et corruption, comme dict Aristote, ilz veulent faire entendre que par la seule fonte et projection de nostre divine oeuvre sur les metaulx, ilz sont corrompuz, et demys de leur premiere forme, qui est une chose indigne de tous les philosophes. D'autres ont admené diverses et variables solutions, comme l'on peult veoir en leurs libvres. Quant à moy, j'en diray ce qu'il m'en semble. Il est trop vray que si nous voulions*

faire des metaux de nouveau, ou bien si nous voulions faire d'iceulx terres, pierres ou autres choses totalement differentes des metaux, il les faudroit reduire en leur premiere matiere par les moyens cy dessus declairez. Mais puisque toute nostre intention n'est autre que de parfaire les metaux imparfaictz en or sans les transmuier en nouvelle matiere differente de leur propre nature, mais plustost les purger et nettoier par la projection de nostre divine oeuvre afin qu'ilz soient parfaictz par la grande et exhuberante perfection d'icelle, il n'est de besoing les reduire en leur premiere matiere. Car il est trop notoire que ce sont deux choses grandement differentes <parfaire> l'imparfait et le faire de nouveau. Autrement il s'ensuyvroit qu'il faudroit remectre toutes choses demy cuictes en leur premiere forme pour les achever de cuyre, chose indigne de tous les philosophes. Quant à d'autres argumens qu'on est coustumé de faire, je m'en taye pour le present pour ce qu'on trouve la solution d'iceulx dans les libvres des bons autheurs, et puis le lecteur diligent et estudiant en pourra inventer la plus grande part, tant par ce que nous avons dict que par ce que nous declairerons cy apres, actendu mesmement qu'il me semble avoir declairé les plus difficiles et malaisez à souldre qu'on ayt acoustumé de faire. Toutesfois, je ne veulx pas oublier en cecy l'auctorite d'Avicenne, lequel parlant de la contradiction que Aristote a faict en sa jeunesse à l'opinion de tous les philosophes anciens, dict : je n'ay poinct d'excuse legitime pour ce que j'ay congneu l'intention de ceulx qui nyent nostre science et de ceulx qui l'affirme estre vraye ; les premiers comme Aristote et plusieurs autres usent de raisons qui ont

quelque peu d'aparence mais non poinct veritables ; les autres en ont faict <d'autres> mais grandement esloignees de celles qu'on a acoustumé de veoir aux autres sciences, voulant dire par cela que nostre science ne peu estre prouuee par certaines demonstrations comme toutes les autres, pour ce qu'elle procede d'autre façon, toute contraire aux autres, en cellant et cacheant la proprieté de ses termes au lieu que les autres s'efforcent les declairer. Parquoy en continuant l'ordre de ma division, je declaireray le tiers membre d'icelle, monstrant quelles operations sont necessaires à la faction de nostre divin oeuvre, declairant premierement comment nostre science est naturelle et pourquoy elle est appelée divine. En quoy l'on congnoistra les grandes et lourdes faultes des operateurs du jourd'huy.

*Pour bien donc entendre en quoy nostre science est naturelle, il nous fault scavoir ce que Aristote enseigna des operations de nature, lequel a tres bien monstré qu'elle besongne soubz terre en la procreation des metaux, de quatre qualitez ou pour parler communement des quatre elemens appellez feu, air, eau et terre ; desquelz les deux contiennent les deux autres, scavoir la terre contient le feu et l'eaue contient l'air. Et pour ce que nostre matiere est faicte d'eau et de terre, comme nous dirons plus amplement dans le penultieme membre de nostre division, elle est dicte justement naturelle pour ce qu'en sa composition ilz y entrent les quatre elements. Mais les deux sont cachez aux yeulx corporelz, scavoir le feu et l'air, lesquelz fault comprendre des yeulx de l'entendement comme dict Raymond Lulle en son *Codicile* : <considerez> bien, dict il, en toy mesmes, la nature et proprieté de l'huile que les sophistiqueurs ont appelée air pour ce qu'ilz disent qu'elle abonde plus en sa propre qualité, car ton oeil ne te monstrera poinct la difference*

et propriété d'icelle monstrant assez par cela que tous les quatre elemens ne sont poinct evidens en nostre divine oeuvre comme plusieurs ont faulcement estimé, ainsi que nous dirons en declairant les termes de nostre science. D'avantaige, icelle est dicte naturelle pour ce qu'en sa premiere operation elle imite nature au plus pres qui luy est possible. Car <elle> ne la pouroit imiter du tout, comme dict Geber en sa *Somme*; qu'il soit vray, les operations des philosophes naturelz qui nous ont precedez nous en assurent. Lesquelz, apres avoir diligemment congneu, comme dict Ramond Lulle en son *Espître au roi Robert* <et Albert> le Grand en son *Traicte des simples mineraulx*, que la façon dequoy nature besongne soubz terre à la procreation des metaulx n'est autres que par decoction continuelle de la vraye matiere d'iceulx, laquelle decoction separe le monde de l'immunde, le pur de l'impur ou imparfait, par evaporations continuelles qui sont causes de la chaleur de la terre minerale eschauffee en partie par <la> chaleur du soleil. Car il ne faict poinct tout seul l'entiere et parfaite decoction> ainsi que a tres bien declaré le Bon Trevisan comme-mesmes l'experience nous montre ordinairement aux mines où il se trouve diversité de metaulx et de matieres, les unes grossieres, les autres subtiles et pures qui sont voluntiers eslevees au plus chault. Nostre science donc, imitant en cela nature, procede au commencement en sa premiere operation par sublimations, pour purifier tres bien nostre matiere pour ce qu'il nous est impossible la preparer autrement, comme dict Geber en sa *Somme* et Rasis au *Libvre des Lumieres*, quant il dict : le commencement de nostre besongne c'est sublimer, parquoy elle est dicte à bon droict naturelle. Ce qui a faict escrire à ceulx qui nous ont precedez, que nostre

divine oeuvre n'est poinct artificielle. Car ce que nous faisons, c'est <ministrer> par l'art à nature la matiere deue pour la composition d'icelle. Laquelle nature n'a poinct sceu conjoindre pour la perfection de nostre divine oeuvre.

*Pour ce que ces actions sont continuelles, comme dict Geber en sa **Somme**, et pour raison de ceste admirable conjunction d'elemens, nostre science est appelee divine. Laquelle conjunction les philosophes ont appelee la seconde operation et d'autres l'appellent dissolution, disant fort proprement que c'est le secret des secretz, comme dict Pithagoras en la **Tourbe des philosophes**, c'est le grant secret que Dieu a voulu cacher aux hommes. Et Rasis au **Libvre des Lumieres** dict : si tu ignores la vraye dissolution de nostre corps, ne commence poinct à travailler. Car icelle ignoree, tout le reste nous est inutile. Laquelle il est du tout impossible scavoir par les libvres, moins par la congnoissance des causes naturelles, qui est la raison pourquoy nostre science est appelee divine. Comme dict Alexandre nostre corps qui est nostre pierre cachee ne peult estre congneue ny veue de nous si le bon Dieu ne le nous inspire par son saint Esprit ou aprent quelque homme vivant, sans lequel corps nostre science est perdue. Et c'est la pierre de laquelle parla Hermes en son quatrieme traité, quand il dict : il fault congnoistre ceste divine et precieuse pierre, laquelle crye incessamment : defendz moi et je t'aideray, rendz moi mon droict et je te secourreray. De ce mesme corps caché, il parle en son premier <traicté> quant il dict : le faulcon est tousjours au bout des montaignes, criant : je suis le blanc du noir et le rouge du citrin. Or la raison pourquoy nostre science nous est inutile sans la dicte conjunction, c'est que à la naissance et projection de nostre divine oeuvre, la partie volatile en apporte quant et soy la fixe, et par ainsi nous*

ne scaurions faire qu'elle fust fixe et permanente au feu, si nous ne faisons pas une admirable, voire supernaturelle conjunction que le fixe retienne le volatil, afin que lors soit faict ce que tous les philosophes commandent, scavoir le fixe volatil et le volatil fixe. Laquelle conjunction se doibt faire sur l'heure mesmes de <sa> naissance, comme dicit Haly au *libvre de ses Secretz*, celluy qui ne trouvera nostre pierre sur l'heure de sa naissance, ne fault poinct qu'ilz en attendent une autre en sa place. Car celluy qui a entrepris nostre divine oeuvre sans congnoistre l'heure determinee de sa naissance n'en rapportera que peine et tourment. Ceste mesme conjunction, Rasis appelle fort proprement au *Libvre des Receptes*, les poys et les regimes des philosophes, nous conseillant que si nous ne les congnoissons tres bien de ne nous entremectre poinct à travailler à nostre divine oeuvre, disant que les philosophes n'ont rien tant caché que cela, comme du vray ilz demonstrent assez en leurs escriptz. Car si l'un dit que ceste divine conjunction doibt estre faicte le 7e jour, l'autre dicit au 40e, l'autre centiesme, l'autre au bout de 7 moys, l'autre à neuf comme Rasis, l'autre au bout de l'an comme Rosinus. De sorte qu'il n'en y a pas deux qui s'en accordent, combien que de vray ne soit qu'un seul terme voire un seul jour ou une seule heure à laquelle il fault faire nostre conjunction par sa propre decoction. Mais pour l'envye qu'ilz ont de la tenir secrette, ilz ont de propos deliberé escript les termes differens les ungs des autres, encores qu'ilz entendent bien entre eulx qu'il n'y a qu'un seul terme, scaichans tres bien que icelluy congneu, le reste n'est que oeuvre de femmes et jeu d'enfans, comme dicit Socrates : je t'ay monstre la vraye disposition du plomb blanchy, c'est à dire la vraye preparation de nostre matiere, qui apparoist noire au commencement comme plomb, laquelle est faicte blanche par nostre continuelle

décoction. Et si tu l'as tres bien congneue, le reste n'est que oeuvre de femmes et jeu d'enfans ; voulant dire par cela, qu'il n'y a besongne plus aisee que la nostre apres la dicte conjunction, comme de vray il est. Car puisqu'il n'est besoing que de cuyre les deux matieres desja assemblees et que pendant icelle decoction l'on est en repos, il est trop certain qu'on y a grant plaisir, comme dict le Philosophe au 7e des *Ethiques*, qu'on a plus de plaisir en se reposant qu'en travaillant. Et qu'il soit vray que nostre derniere decoction se face en repos et sans se tourmenter. Rasis en son *Libvre des troys Parolles*, dict que toutes les dissolutions, sublimations, dealbations, rubifications et toutes autres operations que les philosophes ont escript estre necessaires pour parfaire nostre divine oeuvre se font dans le feu sans les bouger. Pithagoras en la *Tourbe des philosophes* a escript le mesmes, disant que tous les regimes requis à la perfection de nostre divine oeuvre sont parfaictz par la seule decoction. Barseus au mesme libvre dict qu'il faut decuyre, taindre et calciner nostre divine oeuvre, mais toutes ces operations, dict il, se font par la seule decoction. Toutesfois, afin que noz calumniateurs ne dient que toutes leurs operations ne sont que decoction, je suis contant leurs aduire d'autres sentences des anciens philosophes pour leur oster toutes excuses et leur monstrier comme à l'oeil leur erreur et ignorance. Alphidius en son libvre nous tesmoigne que nous n'avons besoing en la composition de nostre divine oeuvre qu'une seule matiere qu'il appelle assez proprement eau et une seule action, c'est la decoction. Laquelle se faict en unq seul vaisseau sans jamais y toucher. Le roi Salomon tesmoigne le mesme quant il dict qu'à la faction de nostre divine oeuvre qu'il appelle nostre soulfhre, nous n'avons qu'un seul moyen. Lilius a escript le mesme <disant que> nostre divine

oeuvre est faicte dedans ung seul vaisseau, par ung seul moyen et par une seule decoction. Mahometh declaire assez le semblable, disant que nous n'avons qu'un seul moyen, scavoir la decoction, et ung seul vaisseau pour faire nostre divin oeuvre, tant le blanc que le rouge. Et Avicenne a esté de mesme opinion quant il parle plus proprement que pas ung, disant que toutes ces dispositions, c'est à dire toutes les operations requises à la composition de nostre divine oeuvre se font dans ung seul double vaisseau. <Si doncques nostre divine oeuvre est faicte dedens ung seul double vaisseau> et par une seule decoction, comme de vray elle est, il fault necessairement que la pluspart des operateurs du jourd'huy confessent leur grande faulte et erreur, pour ce que je ne saiche en avoir veu aucun qui n'eust les troys et quatre fourneaux. Tel en avoit dix et douze, ung pour distiller, l'autre pour calciner, l'autre pour dissouldre, l'autre pour sublimer, accompaignez d'une infinité de vaisseaux pour parfaire leur oeuvre. Mais ils y seroient encores et y seront tousjours s'ilz ne corrigent leurs faultes avant qu'ilz parviennent à la faction de nostre divine oeuvre. Je me tays d'un tas de separations qu'ilz font, à ce qu'ilz disent, des quatre elemens, pour ce que cela faict plus à mon propos quant je declaireray la nature des quatre elemens, en declairant les termes de nostre science. Il me suffit pour le present avoir montré la façon et vray moyen pour congnoistre comme à l'oeil ceulx qui sont esloignés de la verité de nostre science, ou ceulx qui sont dedans le vray

*chemyn. Car comme nous avons dict et monstré assez à plain cy dessus, et monstrerons encores cy apres, il n'y a qu'un seul moyen, une seule façon de faire, et ce dedans ung seul vaisseau que Raimond Lulle appelle hymen, et dans un seul fourneau, lequel le bon Trevisan appelle feu cloz, humide, vaporeux, continuel et digerant, sans jamais y toucher que nostre decoction ne soit parfaicte. Tant s'en fault qu'il y faille tant de fatras ny tant de folles despences qu'on a acoustumé d'y faire. Je ne ignore poinct qu'il n'y ayt d'entre eulx quelqu'ung qui lisoit les libvres, combien que du vray ilz sont bien clers, car ilz travaillent presque tous à credit, qui me diroit : pourquoy nous taxez vous ainsi, veu que Geber en sa *Somme* nous aprent diverses preparatiions tant de soulfhre que d'argent vif, ensemble des corps et de l'esprit. Et Rasis au *Libvre du parfaict Magistere* tesmoigne que les corps et espritz sont preparez par divers moyen<s>, et en aprent de beaucoup de manieres. Mais il ne fault poinct me peiner grandement pour leur respondre, leur ayant desja respondû par ce <que j'ay> dict auparavant. Car telles et semblables sentences ont esté escriptes pour cacher la vraye operation de nostre divine oeuvre, comme nous avons dict au premier membre de nostre division ; ce que mesmes Geber tesmoigne en sa *Somme* au chappitre des differences des medecines : il y a, dict il, une seule voye parfaicte, laquelle nous releve et soulaige de nous peiner à toutes autres preparatiions. Parquoy, continuant nostre division, je declaireray*

*la façon comment nature besongne aux concaves de la terre, dans les mines à la procreation des metaulx. Enquoy l'on congnoistra en quelles operations l'art la peult ensuyvre. Et consequemment quelle est la vraye matiere requise pour les parfaire sur terre. Mais pour ce que c'est le principal poinct de nostre science, comme dict Geber au commencement de sa *Somme* et Avicenne qui defend de s'entremettre de la pratique d'icelle si l'on n'a premierement congneu les <vrais> fondemens de matieres de mines, j'ensuyvray en la declaration d'icelle les principaux auteurs et plus experimentez en la pratique des mines comme tesmoignent leurs escriptz.*

*Si est il tenu pour tout resolu et plus que certain entre tous les philosophes que tous simples qui sont congelez par le froid habondent en sa premiere matiere en humidité aquatique, comme a escript Aristote au 4^e des *Metheores*. Parquoy, puisque les metaulx estans fonduz sont congelez par le froid, il fault dire qu'ilz habondent en sa premiere matiere en humidité aquatique. Toutesfois Albert le Grand qui a enquis de plus pres les causes en la procreation des metaulx que tout autre, monstre tres bien que ceste humidité aquatique n'est poinct <l>humidité comme <celle> que nous voyons en l'eau et en autres simples. Car l'experience nous monstre qu'elle est reduicte et convertie en fumees par la violence du feu. Est il ainsi que les metaulx estans fonduz ne soient poinct convertiz en fumees. Il fault donc dire que leur humidité est meslee avec autre matiere qui les retient*

sur le feu et garde qu'ilz ne soient convertiz en fumee par la violence d'icelluy. Or il n'y a matiere qui resiste tant au feu que faict l'humidité visqueuse quant est meslee avec la partie terrestre et subtile, comme tesmoigne Bonus philosophe italien, et aussi que l'experiance nous certiffie. Parquoy donc, il fault dire que l'humidité qui est aux metaulx est telle. Mais pour ce que nous voyons qu'il y a <des> humiditez en iceulx qui sont consummez par le feu sans que pour cela ilz soient consummez comme l'experiance nous monstre en leur purgation, il nous fault necessairement confesser avec les principaux auteurs de nostre science, qu'en la composition des metaulx il y entre deux Fassons d'humiditez visqueuse<s>, l'une au dehors qu'ilz appellent extrinseque, l'autre au dedans qu'ilz appellent intrinseque, pour ce que la premiere est grossiere et n'est poinct bien et parfaictement meslee avec la matiere terrestre et subtile, elle est facilement arse et consummee par feu. Mais la seconde est grandement subtile et tellement meslee avec sa partie terrestre que toutes deux ensemble ne sont que une simple matiere, laquelle ne peult estre en partie consummee par le feu qu'elle ne le soit du tout entierement, et d'icelle est faict et procreé l'argent vif que nous voyons communement, ce que ses effectz nous monstrent par experiance, comme a tres bien dit Arnault de Villeneuve, lequel nous certifie que les deux matieres susdictes sont conjointes parfaictement en soy. Car ou le terrestre retient l'humidité avec soy, ou l'humidité l'emporte, ainsi que dict Albert le Grand, lequel en chercheant les causes des composez metaliques a tres bien congneu que la cause pourquoy l'argent

vif est tousjours remuant, c'est pour ce que l'humidité domine sur la partie terrestre, comme par mesme raison, scavoit par leur myction indicible et univoque, le terrestre dominant sur l'humidité est cause que l'argent vif ne mouille poinct ce qu'il touche ny le bois sur quoy il est mys. Parquoy doncques, il nous monstre assez evidemment que la sentence d'Albert le Grand est fort <veritable>, quant il dict en son *Libvre des Simples Metaliques* que la premiere matiere des metaux est l'humidité visqueuse incombustible et grandement subtile, meslee par une myction forte et admirable avec la partie terrestre et subtile dans les cavernes des terres minerales. Ce que ne contrarie en rien à ce que Geber a escript en sa *Somme*, disant que l'argent vif est la vraye matiere des metaulx. Car nature qui n'est jamais oisive a procréé l'argent vif de cette matiere, qui est la cause que Bonus a dict tres bien qu'il est la plus prochaine matiere des metaux, mais que la premiere et principale est la dicte humidité visqueuse avec sa partie terrestre et subtile, comme dict Albert. Geber a tres bien declairé le mesme quant il dict en la definition qu'il baille de l'argent vif en sa *Somme*: c'est, dict il, une humidité visqueuse qui a esté espoissie par l'ayde de la partie terrestre qui entre en sa composition. Or à present, nous fault considerer bien subtilement la façon comment nature procede à la procreation de toutes choses, en lesquelles elle a meslé une propre matiere que les philosophes appellent agent, pour ce qu'elle, comme dict Aristote, ne se produit poinct soy mesmes, c'est à dire ne monstre poinct ses effectz. Parquoy nature en la procreation des metaulx, apres

avoir créé leur matière, scavoir l'argent vif, elle qui est toute scavante luy a adjoint <son propre agent à scavoir> une façon de terre minérale qui est comme la racine et gresse d'icelle, decuicte et espoissye par la chaleur qui est dans les cavernes des mines par longue decoction. Laquelle terre nous appellons communement soulfhre, lequel est en mesme degré en faisant comparaison de luy à l'argent vif comme le caillé en le comparant au laict, l'homme en le comparant à la femme et l'agent en le comparant à la matière subjecte, lequel les philosophes ont dict estre en deux sortes, l'un est facile à fondre de sa propre nature et l'autre est tant seulement congelé et non feusible. Parquoy afin que nature monstrast la puissance et force de l'agent, scavoir du soulfhre, en la matière à laquelle il est conjoint, elle a fait par une admirable composition que les metaulx fussent congelez par l'action du soulfhre fusible, afin qu'<ilz fussent> fondans, comme elle a composé les autres simples métalliques par l'action du soulfhre non feusible, afin que ne fussent poinct fondans, comme la magnésie, les marchasites et autres semblables. Mais pour ce que l'agent ne peult estre <aucunement> partie matérielle du composé comme dict Aristote, nature en besognant soubz terre à la procreation des métaux apres avoir meslé le dict soulfhre avec l'argent vif par une composition indicible, en parfaict et procreé le principal métal, scavoir l'or, en separant d'icelluy par une parfaicte decoction son agent, scavoir le soulfhre, qui est la cause pourquoy l'or est plus parfaict que tous les autres métaux, pour ce que c'est la principale et dernière intention de nature en leur procreation, ainsi que l'expérience nous certifie quant elle ne le transmue en meilleur. Et c'est la raison pourquoy

l'argent vif se mesle myeuilx et plus aisement avec l'or qu'avec tout autre metal, pour ce que ce n'est rien qu'argent vif decuiet par son propre souffre et du tout separé d'icelluy par ladicte decoction. De mesmes, tout ainsi que la separation du soulfhre est cause de la perfection de l'or, aussi de mesme qu'il en demourre aux autres metaux, de mesme sont ilz dictz imparfaictz. Et voilà la raison pourquoy l'argent est plus imparfaict que l'or et le cuyvre plus que l'argent, scavoir par faulte de decoction ; car par elle seulement leur agent, scavoir le soulfhre en est separé. En quoy est declairé le plus grant et principal secret de nostre science. Car puisqu'il fault qu'elle ensuyve nature en ses operations, il est necessaire qu'avant parfaire nostre oeuvre nous en separions son agent, scavoir le soulfhre. Ce que tous les philosophes ont caché à leurs escriptz, nous renvoyans aux operations <de nature>, lesquelles nous semble avoir assez declairé. Mais afin que l'on congnoisse parfaictement en quoy nostre science peult ensuyve les operations de nature, il nous convient declairer la façon principale et plus coustumiere de laquelle elle use en la perfection des metaulx. Nous avons desja dict que la perfection et imperfection des metaux est causee par la privation ou mixtion de son agent, scavoir du soulfhre, et avons monstré la premiere façon de laquelle nature use en composant le principal et plus parfaict de tous qui est l'or. Mais elle en use d'une autre, qui semble estre diverse de la premiere, combien que de vray sont toutes unes si l'on considere la fin et vraye intention de nature, laquelle n'est autre que purger et nettoier les metaux de leur soulfhre. Car ce qu'elle faict en la premiere

façon avec une parfaite decoction, elle le faict en la seconde par une continuelle et longue digestion, digérant et purifiant les metaux imparfaictz peu à peu tant qu'ilz soient faictz et reduictz en or. Qu'il soit vray, l'experience nous monstre qu'aux mines de l'argent l'on trouve ordinairement du plomb et en aucunes l'on trouve tellement les deux meslees ensemble que ceulx qui sont expertz aux faictz des mines disent apres avoir descouvert l'argent qui aparoit presque imparfaict par faulte de digestion <qu'il> les fault laisser ainsi et refermer la mine afin que rien de la matiere subtile ne vaporast par trente ou quarante ans, et que par ce moyen le tout soit parfait comme recite Albert le Grand avoir esté faict en son temps au Royaulme d'Esclavonye. Et moy j'ay ouy asseurer le mesme à ung maistre qui estoit grandement expert au faict des mines. C'est donc en ceste seconde façon que nature tient pour parfaire les metaux, que nostre art besongne en ses operations, scavoir en parfaissant les metaux imparfaictz par la privation de son soulfhre, lequel en <est> separé par la projection que nous faisons de ceste divine oeuvre sur iceulx quant sont fondus, laquelle les purifie de leur soulfhre et les parfait en fin or par sa parfaite et exhuberante decoction qu'elle a aquiree par l'administration de nostre art. Et tout ainsi que les diverses façons de quoy nature use à la purification des metaux ne faict poinct que nous trouvions diverses façons d'or, j'entends en perfection, aussi la diverse façon de quoy nous usons pour les parfaire sur terre, qui est tout autre et differente des operations de nature, ne faict poinct que nostre or et le mineraí soient en rien differens actendu mesmement que nous usons de mesme matiere

qu'elle use soubz terre dans les mines. Ce que confirme Aristote au 9e de sa *Methaphisique*, disant quand l'agent et la matiere sont semblables, les operations sont tousjours semblables, encores que les moyens pour les faire soient divers. Car les moyens et la matiere sont deux choses, pour ce que si la matiere est une et du tout semblable, toutes les operations qui semblent au commencement contraires sont en fin ung mesme effect, comme tesmoigne le dict philosophe ; et qu'il soit vray que nostre matiere de laquelle nous usons pour parfaire les metaux sur terre soit du tout semblable à celle de laquelle nature use soubz terre pour la procreation des metaulx. Geber en sa *Somme* dict que nostre science ensuyt nature au plus pres qu'il luy est possible. Le mesme disent Hermes, Pithagoras, Senior et plusieurs autres. Puis donc qu'elle ensuyt nature, il faut necessairement confesser qu'elle use de semblable matiere, laquelle ne peult estre qu'une seule mesme en nostre science, tout ainsi que nous avons assez monstré cy dessus qu'il n'en y a qu'une seule en nature. Laquelle matiere nous avons appelée l'argent vif, nons pas en tant qu'il est seul, mais quant il est meslé avec son propre agent qui est son vray soulfhre. Cette mesme matiere donc, que les philosophes ont appelé l'argent vif animé, sera la vraye matiere de nostre science pour parfaire nostre divine oeuvre, veu que celluy mesmes sans autre est la vraye matiere de laquelle nature use aux concaves de la terre dans les mines en la procreation des metaux comme nous avons assez monstré cy devant. Or la raison pourquoy ilz l'ont appelé argent vif animé, c'est pour montrer la difference qui est entre luy et l'argent vif commun qui a demouré tel pour ce que nature ne luy a pas adjoinct son agent propre. Tant s'en fault doncques que l'argent vif commun ny le souffre, commun

soient la vraye matiere des metaux comme plusieurs ont faulcment estimé. Qu'il soit vray, l'experience nous tesmoigne, que jamais on n'a trouvé l'argent vif commun ny le souffre commun meslés ensemble dans les mines. Comment donc seroient ilz la vraye matiere des metaux aux concaves de la terre et par consequent de nostre science, ainsi que tesmoigne Geber en sa *Somme*, quant il parle des principes d'icelle. Lequel en ung autre lieu dict tres bien que nostre argent vif n'est autre chose qu'une eau poisseuse espoissie par l'action de son souffre metalique. Et c'est nostre vraye matiere, laquelle nature a preparee à nostre art comme dict Valerandus Silvensis, et l'a reduicte en une espece certaine, aux vrais philosophes congneue, sans la transmuer d'avantaige de soy mesme. Avicenne a tesmoigné le mesme quant il dict nature nous a preparé une seule matiere, laquelle nostre art ne peult parfaire ny composer de soy mesme. Tant s'en fault donc que toutes les matieres que nous pourrions mesler ensemble, feussent elles metaliques ou non, soient la vraye matiere de nostre science, actendu que nature la nous a desja preparee. De sorte qu'il ne nous reste que deux choses : purifier la dicte matiere et la parfaire et conjoindre par sa propre decoction. Et c'est de ceste propre matiere que Rasis a escript au *Libvre des Preceptes*: nostre mercure, dict il, est le vray fondement de nostre science, duquel seul l'on tire et extraict les vrayes tainctures des metaux. Alphidius a declairé le mesme quant il dict : regarde bien mon enfant, car tous les libvres des scavans philosophes consistent au seul argent vif. Qui est la raison pourquoy Hermes nous commande garder tres bien ce mercure, lequel il appelle coagullé et caché dans les cabinetz dorez. Du mesme mercure

*a parlé Geber quant il dict : loué soit le Dieu tres hault qui a créé cest argent vif et luy a donné telle puissance qu'il n'y en y a d'autre qui luy soit semblable, pour parfaire le vray magistere de nostre science. Brief il n'y a autheur scavant qui <ait> escript, qui ne soit de ceste opinion. Mais je scay bien que les operateurs du jourd'huy me taxeront, disant comment est ce que j'ose reprendre tant de scavans personnages qui nous ont precedez. Lesquels nous ont laissé par escript, non pas la theorique seulement de nostre science, mais la pratique d'icelle, en laquelle ilz aprenent de sublimer l'argent vif qu'ilz appellent mercure avec du vitriol et du sel commun puis monstrent comme il faut vivifier avec de l'eau chaude afin <de le mesler avec de l'or qu'ilz appellent sol, et par ce moyen le dissouldre, puis le fixer afin> de le pouvoir parfaire par ce moyen nostre divine oeuvre, comme a escript Arnault de Villeneuve en son **Grant Rosaire** et Raymond Lulle en son **Grant Testament**. Mais afin que je les contente, leur declairant leur ignorance, je ne veulx que ensuyvre les mesmes autheurs qu'ilz alleguent, les espritz desquelz nous tesmoignent que toutes ces diverses operations, distillations, separations, reductions et autres semblables n'ont esté escriptes par eulx que pour cacher et enveloper la dessoubz, la vraye pratique de nostre science. Qu'il soit vray, apres que Arnault de Villeneuve a eu prins toutes ces diverses operations en son dict **Rosaire**, il dict à la fin de son recapitulation : nous avons monstré la vraye pratique et vray moyen pour parfaire nostre divine oeuvre, mais en parolles fort courtes, lesquelles sont assez prolixes pour ceulx qui les entendront. Tant s'en fault donc qu'en parlant de tant de diverses et longues operations, il y ayt tousjours entendu parler de la vraye preparation et pratique de nostre divine oeuvre. Et le mesme*

nous tesmoigne la fin du *Codicille* de Ramond Lulle, quant il respond à ceulx qui le voudroient demander pourquoy il a escript l'art puisqu'il a tesmoigné ung peu auparavant qu'il ne se fault poinct actendre parvenir à la vraye congnoissance d'icelluy par la lecture de ses libvres, pour ce, dict il, que le lecteur fidelle soit introduict et habilité à la vraye congnoissance de nostre divine oeuvre, la preparation de laquelle nous n'avons jamais declairé au vray. Tant s'en fault donc que les grandes et diverses preparations qu'il a apposees en ses libvres soit la seule et unique pratique qui est requise pour parfaire nostre divine oeuvre. Il y en aura d'autres qui seront plus scavans et me reprendront volontiers, disans pourquoy ay je escript que nostre divine oeuvre est faicte de une seule matiere, scavoir du seul argent vif animé, veu que Geber en sa Somme au chappitre de la coagulation du mercure dict qu'elle est extraicte des corps metaliques preparez avec leur arsenicq. Rosins au contraire dict que <c>est le vray soulfre incombustible duquel nostre divine oeuvre est faicte. Salomon filz de David tesmoigne le mesme quant il dict : Dieu a preferé à toutes les choses qui sont soubz le ciel nostre vray soulfre. Pithagoras en la *Tourbe des philosophes* a escript que nostre divine oeuvre est parfaicte quant le soulfre se conjoint l'un l'autre. Par ainsi elle est faicte de soulfre et non de l'argent vif animé seulement. Mais pour bien leur respondre et contenter leurs espritz desvoyez de la vraye voye, il fault les ramentevoir ce que nous avons

declair<é> cy devant, parlant de la matiere des metaux où nous avons monstré comment nature a adjoinct l'agent propre à l'argent vif dans les mines. Or, pour ce que nostre divine oeuvre n'a poinct de nom propre, les ungs luy donnent ung nom, les autres ung autre, tellement que *Lilium* a tres bien escript que nostre divine oeuvre a autant de noms entre les philosophes comme il y a de choses au monde, voulant dire par cela qu'elle a des noms infinis. Car combien qu'elle soit tousjours une mesme, faicte d'une seule matiere, toutesfois les philosophes qui nous ont preceddez luy ont donné divers et variables noms selon la diversité des couleurs qui aparoiissent en la decoction d'icelle <comme ceux qui l'ont appelé argent vif animé> comme nous, ont considéré que nostre premiere matiere, que les anciens philosophes ont appelée chaos, participe à son commencement et est vrayement du tout semblable à la nature et matiere de l'argent vif, duquel nature compose et parfaict les metaulx aux concaves de la terre comme nous avons assez monstré cy devant. De mesmes ceulx qui ont appelle nostre divine oeuvre la pierre philosophale (qui est le nom aujourd'huy le plus receu de tous) ont eu egard à la fin de la decoction de nostre matiere, pour ce qu'en fin elle est fixe et ne s'envolle poinct du feu pour raison qu'ilz ont ce terme commun entre eulx d'appeller toutes choses qui ne se sont poinct evaporees ny sublimes au feu, pierre. D'autres ont inventé plusieurs autres noms, les causans sur diverses raisons <lesquelz seroyent longs à reciter, comme dict *Maluesciudus* [sic]: si nous appelons nostre matiere spirituelle, il est vray; si nous la disons> corporelles, ne mentons poinct; si nous l'appelions celeste, c'est son vray nom; si nous l'appelions terrestre, nous parlons fort proprement. Declairant assez par cela que la

*varieté des noms que ceulx qui nous ont precedez ont baillé à nostre divine oeuvre a esté causee par diverses raisons fondees sur la diversité des couleurs et autres operations qui aparoiſsent en sa decoction. Ainsi ceulx qui l'ont appellee soulfre comme tesmoignent les auctoritez que l'on pourroit amener contre nous ont regardé la derniere decoction en laquelle nostre matiere est fixe. Laquelle tout ainsi que au commencement monstroît la vraye aparence d'argent vif pour ce qu'elle estoit volatile, aussi en fin elle est faicte fixe. Et lors, ce qui estoit au dedans incongneu, scavoit ses parties fixes que nous appellons le soulfre, est fait manifeste par la continuelle et derniere decoction en laquelle <il> domine le volatile. Qui est la raison pourquoy nostre matiere n'est plus appellee volatile, j'entends de ceulx qui considerent la derniere decoction, mais soulfre fixe comme dict Arnault de Villeneuve en son *Grand Rosaire* quant il parle de la derniere decoction de nostre divin oeuvre : c'est, dit il, le vray soulfre rouge par lequel l'argent vif peult estre parfaict en fin or. Par ainsi nous pouvons justement et au vray resouldre que la matiere de laquelle nous composons nostre divine oeuvre n'est qu'une seule, du tout semblable à la matiere de laquelle nature use soubz terre dans les mines en la procreation des metaux, nonobstant les auctoritez que nous avons adduictes cy dessus au contraire et toutes autres semblables. Car comme dict Aristote et mesme l'experience nous tesmoigne, la diversité des noms ne faict poinct la chose diverse. Parquoy, pour mettre fin à nostre division, il nous reste declairer les termes de nostre science. J'entends declairer,*

*c'est à dire conferer les sentences des bons et principaulx
auteurs qui nous ont preceddez, lesquelz usent, entre autres, de
quatre termes en parlant de la composition de nostre divin
oeuvre, scavoir des quatres elemens, du parfaict levain, du vray
venyn et du parfaict coagule qu'ilz ont aultrement appellé le
masle, <le> comparant aux femelles commes ilz comparent le
caillé ou coagule au simple laict.*

*Pour bien donc declairer qui est ce qu'ilz entendent par les
quatre elemens, il nous fault scavoir ce que tous les philosophes
naturelz ont declairé touchant la premiere matiere qu'ilz
appellent chaos, en laquelle ilz ont dict que tous les quatre
elemens estoient confus, mais que par leur contrarieté chacun en
demonstrant ses actions se nous est manifesté, qui est la raison
pourquoy Alexandre a escript en son *Espître* que tout ce qui s'est
demonstré à noz entians estre de qualité chaulde, ilz l'ont appellé
feu ; ce qui estoit sec et coagulé, terre, et ce qui estoit humide et
labile eaue, ce qui estoit froid et subtil venteux, ilz ont appellé air.
Desquelz les deux sont enclos dans les autres, comme dict Rasis
au *Libvre des Preceptes* : tous composez sont faictz de quatre
elemens, les deux cachez et les deux autres aparens, scavoir l'air
au dedans de l'eau et le feu au dedans de la terre, comme nous
avons dict cy devant. Toutesfois, pour ce que les deux enclos,
scavoir l'air et le feu ne peuvent monstres ces actions sans les
autres deux, ilz les ont appellez les deux elemens debiles. Et les
autres deux, les forts, qui est la cause pourquoy ilz disent que les
composez sont parfaictz quand l'humidité et le sec, scavoir l'eau
et la terre sont conjointz également par l'ayde de nature avec le
froid et le chauld, c'est avec l'air et le feu, ce qui se faict par la
conversion*

de l'un en l'autre. Parquoy Alexandre au *Livre des secretz* dict : si tu convertis les elemens l'un en l'autre, trouveras ce que tu cherches. Laquelle sentence il nous fault bien declairer, pour ce que icelle bien entendue nous monstre comme au doig la vraye matiere et parfaicte pratique de nostre science. Mais pour la bien entendre, il nous fault parler ung peu plus proprement des quatre elemens et de la nature d'iceulx en tant qu'ilz sont necessaires à la composition de nostre divin oeuvre. Hermes, quant il en parle, dict que de terre sont creez tous les autres elemens. Du contraire, Alphidius dict que l'eau est le principal element de laquelle tous les autres elemens requis à la composition de nostre divine oeuvre sont creés. En quoy il n'y a point de contradiction comme il semble, pour ce que au commencement et procreation de nostre divine oeuvre, il n'aparoist rien que eau, laquelle les philosophes ont appellée eau mercurielle ; et d'icelle est procréé la terre, quant elle est espoissie par la conjunction et decoction supernaturelle sans laquelle <elle> nous est inutile. Hermes, donc, a fort bien dict que de la terre sortent les autres elemens, pour ce que en la seconde operation elle seule monstre <ses qualitez, comme l'eau les monstroît> au commencement, ce qu'a faict escrire à Alphidius et Valerandus et aux autres qu'elle estoit le principal element en la composition de nostre divine oeuvre. Et ce sont ces deux elemens que les philosophes ont commandé congnoistre avant s'entremectre de travailler, comme dict Rasis au *Livre des Lumieres* : avant, dict il, que commancer, il te fault bien congnoistre la nature et qualité de l'eau et de la terre, pour ce que en ces deux sont comprins tous les quatre elemens, autrement le volatile emportera le fixe et par ainsi nostre

science nous sera inutile. Qui est la raison pourquoy il nous est commandé convertir les quatre elemens, afin que nostre divine oeuvre soit bien qualifiée et finalement faicte fixe pour pouvoir resister à la violence du feu, corruption de l'air, rouilleure de terre, gastement et pouriture de l'eau non plus ne moins que faict l'or minerais pour raison de sa grande perfection. Laquelle conversion d'elemens n'est autre chose, comme dict Raymond Lulle, que faire la terre qui est fixe, volatile, et l'eau qui est humide et volatile, la faire seiche et fixe. Ce qui se faict par nostre continuelle decoction dans nostre vaisseau sans jamais l'ouvrir de peur que nos elemens ne soient gastez et ne s'envoient en fume. Cela mesme tesmoignent les escriptz de Rasis et d'autres divers philosophes, quant ilz disent que la vraye separation et conjonction des quatre elemens se faict dans nostre vaisseau sans y toucher des mains ni des piedz, pour ce, disent ilz, que nostre pierre se dissout, se coagule, se lave, se purge, se blanchist et rougist soy mesme sans y mesler chose quelconque d'estrange. Arnault de Villeneuve est de ceste mesme opinion en son *Grand Rosaire* quant il dict en peu de parolles : il ne fault que se peiner à tuer l'eau, c'est à dire à la fixer, car si elle morte, tous les autres elemens sont tuez c'est à dire fixez. Tant s'en fault que la faulce et sophistique separation que font les operateurs du jourd'huy des quatre elemens comme ilz disoient, soit bien fondee sur ces escriptz, moins sur les sentences de tous les philosophes qui defendent nommement de ne poinct gaster les simples en leur separation,

pour ce, disent ilz, qu'il est impossible à l'art bailler les premieres formes. Or est il tout resolu que les quatre elemens ne pouroient estre separez d'un composé sans le destruire. Parquoy, il n'est poinct besoing user de ceste sophistique et faulce separation d'elemens pour la composition de nostre divine oeuvre. Et qu'il soit vray que telle separation soit faulce, il a esté assez prouvé cy devant que les deux elemens sont enclos dans les deux autres. Tant s'en fault donc que nous puissions congnoistre la parfaicte separation d'iceulx, moins leur vraye et deue conjunction. Et puis l'experience nous monstre, comme a tres bien escript Valerandus, que les elemens qu'ilz disent avoir separez ne particippent en rien de la matiere des vrays elemens ; tesmoing leur huyle, qu'ilz appellent air, lequel mouille tout ce qu'il touche contre le vray naturel de l'air. Parquoy, il me suffist d'avoir monstré cecy de <la> nature et qualité des elemens et conversion d'iceulx qui est requis<e> en nostre science, pour descouvrir l'ignorance des operateurs du jourd'huy et introduire les vrays enfans de la science à la congnoissance d'iceulx.

Continuant donc nostre dernière division, nous declairerons qu'est ce que les philosophes ont entendu par ce terme : levain. Lequel ilz ont print en deux significations. En usant de la premiere, quant ilz ont comparé nostre divine oeuvre aux metaux pour ce que tout ainsi que ung peu de levain enaigris et convertist beaucoup de paste à sa nature, ainsi nostre divine oeuvre convertist les metaux à sa nature et pour ce qu'elle est or, elle les convertist en or. Mais pour ce qu'ilz n'en ont gueres usé en ceste signification, car il n'y a poinct de difficulté, nous parlerons de la seconde, en laquelle gist toute la difficulté de nostre science. Car ilz entendent par ce terme, levain,

le vray corps et vraye matiere qui parfaict nostre divin oeuvre. Lequel est incongneu aux yeulx, mais le faul<t> congnoistre d'entendemen. Car, au commencement, nostre matiere aparoist volatile comme nous avons assez declairé cy devant. Laquelle il nous fault conjoindre avec son propre corps, afin que par ce moyen il retienne l'ame, laquelle par ce moyen de nostre conjonction faicte moyennant l'esprit, monstre ses divines operations en nostre divine oeuvre, comme est escript en la *Tourbe des philosophes*: le corps a plus grand force que ses deux freres qu'ilz appellent l'esprit et l'ame. Non pas qu'ilz l'entendent ainsi qu'a declairé Aristote et les autres philosophes, ce qui est grandement notable, mais ilz l'apellent corps tout simple qui peult de son propre naturel soustenir le feu sans aucune diminution, qu'ilz appellent autrement fixe, et ont appellé l'ame tout simple qui est volatile de soy, ayant puissance d'emporter quant et luy le corps de dessus le feu, qu'ilz appellent en autre <terme> volatil, appellans l'esprit cela qui a la puissance de retenir le corps et l'ame, et les conjoindre tellement ensemble qu'ilz ne puissent estre separez, soient ilz faictz parfaictz ou imparfaictz. Combien que de vray en nostre divine oeuvre n'y entre rien de nouveau au commencement, j'entends apres sa premiere preparation, ny au millieu moins en la fin. Mais les philosophes, selon divers respectz et diverses considerations, ont appellé une mesme chose corps, ame et esprit, comme nous avons assez declairé cy devant. Ainsi, quant au commencement nostre matiere estoit vollatile, ilz l'ont appelée ame pour ce qu'elle emportoit quant et soy le corps.

*Mais quant ce qui estoit caché a esté faict manifeste en nostre decoction, lors le corps a demonstré ses forces par le moyen de l'esprit, c'est à dire a retenu l'ame, et la reduisant à sa propre nature qui est d'estre faict or, l'a faict fixe par sa puissance, estant aidé par nostre art. En quoy est declairé la vraye interpretation de ce que Hermes a escript que nulle tainture ne se faict sans la pierre rouge, car comme dict Rosinus, nostre vray soleil aparoist blanc et imparfaict en nostre decoction, et est parfaict en sa couleur rouge. Et c'est le levain duquel a parlé Arnault de Villeneuve en son *Grand Rosaire*, lequel se monstre en ses deux couleurs sans jamais y toucher ni mesler rien en nostre matiere comme l'on pourroit penser par ses escriptz. Qu'il soit vray, Anaxagoras dict que le soleil est rouge et ardent, lequel est conjoint avecques la lune qui est blanche et de la nature de l'ame par le moyen de l'esprit, combien que de vray le tout ne soit que l'argent vif des philosophes. Cela mesmes declaire Morienus, disant qu'il n'est possible parvenir à la perfection de nostre science jusques à ce que l'ame soit conjointe avec le soleil, sans lequel nostre science nous est inutile comme dict Hermes et tous les philosophes. Par ainsi donc, il apert comment il fault entendre ce que Rasis dict au *Libvre des Lumieres* : le serviteur rouge a espousé la femme blanche à la fin de la perfection de nostre divine oeuvre ; ensemble ce que dict Lilius, que la vraye union de corps et de l'ame est faicte en la couleur blanche et rouge par ung mesme moyen. Ce que se faict en certain temps par l'aide de nostre decoction, laquelle il fault gouverner tellement*

que nostre matiere n'en soit poinct gastee, pour ce que ainsi qu'est escript en la *Tourbe*, le proffict et le dommaige de nostre divine oeuvre provient de l'administration du feu. Parquoy je conseilleray avec Rasis, que personne ne s'entremecte de la pratique en nostre science que ne congnoisse premierement tous et chacuns regimes du feu pour ce qu'ilz sont grandement divers, qui sont requiz à la composition de nostre divine oeuvre, autrement le tiers terme qu'ilz appellent le venyn luy sera applicqué, ce qui advient en la seconde opération comme nous avons dict cy devant. Non pas que pour cela il faille mettre aucune chose venimeuse en nostre matiere, moins de la theriacle ny autre chose estrange) comme aucuns ont pensé, s'arrestans à l'aparence de la lectre. Mais fault estre soigneux et vigilant pour ne passer poinct la propre heure de la naissance de nostre eau mercurialle, afin de luy conjoindre son propre corps que nous avons cy devant appelé levain, et maintenant l'apelons venyn pour deux raisons, l'une quant à nous pour ce que le venyn n'apporte rien que dommaige au corps humain, ainsi si nous faillons à le conjoindre à son heure déterminée il ne vous apporte que dommaige comme nous avons declairé cy dessus. Par mesme ou semblable raison, il est dict venyn quant à nostre mercure que nous appellons eau mercurielle, pour ce qu'il le tue et fixe. En quoy est declairé la vraye interpretation de ce que Hermes a escript, disant : quand nostre matiere est parvenue à son terme, elle est conjointe avec son venyn mortifere, ensemble de ce que

d'ict Rosinus, que ce venin est de fort grant pris ; Haly, Morienus et tous les autres ont tesmoigné le semblable. Et quant à ce qu'ilz l'appellent theriacle, c'est par mesme comparaison (comme d'ict le mesme Morienus): ce que la theriacle faict au corps humain, nostre divine oeuvre faict au corps des metaux, combien que ce qu'ilz ont escript se puisse adapter à la conjunction du parfaict levain, quand elle est faicte sur l'heure determinee pour ce que par icelle nostre divine oeuvre est parfaicte. Telles et semblables auctoritez doncq se doibvent entendre selon le sens allegoricque et non poinct selon l'aparence de la lectre, comme plusieurs ont faulcement estimé. Semblable est l'interpretation du dernier terme, qui est le plus utile de tous et le plus mal entendu. Car la pluspart l'entendent de nostre divine oeuvre quant elle est parfaicte, disans que tout ainsi que ung peu de caillé ou coagule congelle beaucoup de laict, ainsi un peu de nostre matiere jectee sur l'argent vif le congelle et reduict à sa propre nature. Mais <c>est s'esloigner grandement de la verité, car ilz concluent par cela que nostre matiere ne pouroit estre comparee aux metaux pour ce qu'ils sont desja congelez. Pourquoi il fault entendre que quant nostre mercure aparoit simple, il est labile, lequel les philosophes ont appellé laict, appellans son caillé ou coagule ce que nous avons cy dessus appellé levain, venyn ou theriacle, pour ce que tout ainsi que le caillé n'est en rien different du laict que d'un peu de decoction, ainsi nostre coagule n'est en rien different de nostre mercure que par la decoction

qu'il a acquise auparavant : qui est le grant et supernaturel secret qui a causé les philosophes <appeler> nostre science divine, pour ce que tout sens humain et raisons humaines y defaillent comme nous avons declairé cy devant. Et c'est ce coagule que Hermes a appellé la fleur de l'or, duquel ilz entendent parler quant ilz disent qu'en la coagulation des espritz est faicte la vraye dissolution du corps, et du contraire en la dissolution du corps est faicte la vraye coagulation des espritz, pour ce que par son moyen le tout est parfaict, comme dict Senior : lhorsque j'ay veu que nostre eau, c'est à dire nostre mercure, se congeloit soy mesmes, j'ay creu fermement que nostre science estoit veritable. Par ceste mesme raison Alexandre a escript qu'il n'y a rien de creé en nostre science que ce qui est faict de masle et de femelle, appellant le masle nostre coagule pour ce qu'il agist et que tous les philosophes ont atribué l'action au masle et la passion à la femme, appellant nostre mercure femelle, pour ce que le dict coagule agist et monstre sa puissance sur luy, qui est la raison pourquoy ilz ont escript que la femme a des ailles pour ce que nostre simple mercure est volatile, lequel est retenu par son dict coagule. Ce qui les a faict escrire qu'il nous fault faire monter la femelle sur le masle et le masle sur la femelle, <entendant> le mesme quand <ils> disent en la *Turbe des philosophes* qu'il fault honorer nostre roy et la royne sa femme, et nous garder bien de les brusler, c'est à dire de haster nostre decoction. Car comme dict Arnault de Villeneuve en son *Grand Rosaire*,

la principale faulte en la pratique de nostre divine oeuvre, c'est la soudaine decoction. Semblables et variables termes ont escript les anciens philosophes en leurs livres. Mais pour ce que ceulx cy sont les principaux, je mectray fin à la declaration d'iceulx pour ce que iceulx bien entenduz, la vraye matiere est congneue et par ainsi tous les livres nous sont declairez et faictz faciles, comme dict le bon Trevisan.

Parquoy je concluray avec tous les bons auteurs, les escriptz desquelz j'ay redigé au meilleur ordre qui m'a esté possible, qu'il n'y a qu'une seule matiere de laquelle <nostre divine oeuvre est faicte, laquelle> est composee de seul simple mercure (que les philosophes ont appellé en propres termes et sans aucun equivocque l'eau mercurielle et congelée par l'action de <son propre> soulfre que Hermes a appellé fort proprement la fleur de l'or) ayant acquis par nostre longue et continuelle decoction une perfection si grande et excellente qu'elle peult parfaire tous corps methaliques imparfaictz, estant conjointe avec eulx par sa projection, les convertissant en fin or tel que le mineral, pour diverses raisons que nous avons cy devant deduictes, par lesquelles il est assez declairé pourquoy les metaux imparfaictz sont parfaictz par icelle. Car d'autant qu'il n'y a simples au monde differentz en tous et contraires en <qualités> qui puissent estre conjointz et meslez parfaictement ensemble, nostre divine oeuvre pour estre faicte du seul argent vif animé ne peult endurer estre meslé avec le soulfre qui a demouré aux metaux par faulte de digestion comme nous avons monstré cy dessus. Mais elle, estant toute puissante et parfaicte en tres grande digestion, separe le dict souffre des metaux et parfaict l'argent vif qui

reste en iceulx en fin or. Qu'il soit vray, l'experience nous monstre quant nous faisons projection d'icelle sur l'argent vif commun, nous le trouvons presque tout converty en or. Ce qu'advient du contraire sur les metaux, car d'un marc d'aucun d' iceulx ne s'en recouvre poinct six onces. Mais tant plus sont decuictz tant moins se diminuent pour la mesme raison.

Parquoy, en continuant mon petit opusculé, je mectray fin à la seconde partie pour commancer la tierce et dernière. En laquelle je monstreray la vraye et parfaicte pratique de nostre science soubz diverses allegories, lesquelles nostre bon Bieu manifestera s'il luy plaist à ses vrayz fidelles et parfaictz amateurs d'icelle, qui se peineront à la lecture de mon opusculé, la vraye intelligence duquel il leurs donne par son Sainct Esprit pour en user à l'honneur de nostre cher sieur et vray redempteur Jesus Christ. Auquel soit louange et gloire aux siècles des siècles. Ainsi soit il.

Fin de la seconde partie.

LA TIERCE PARTIE

Espître de M. R. D. Responce à l'auteur

Monsieur, estant arrivé de prescher apres Pasques en nostre convent, ay trouvé deux de voz lettres. La premiere contenant la resolution qu'avez faict en vostre estude, laquelle m'est grandement agréable pourvu que vostre argent vif que j'appelle eau mercurialle soit bon et parfaictement purifié avant l'animer et conjoindre avec son propre et parfaict coagule, et que l'heure de leur conjunction vous soit tres certaine. Je ne vous escriray rien plus avant en cecy, mais si vostre pratique ne vous qoustoit gueres, je m'en sentirois plus asseuré et pour cause. Quand à la seconde lettre, il m'est impossible y satisfaire pour raison de maladie. Si ne m'arresteray je pourtant vous mercier de tant d'honestes présentations que vous avez pleu me faire, et loueray tousjours vostre conseil quand avez resolu en vostre dessein, mesmement l'inversion et changement de vostre nom ; lequel dessein et entreprinse je supplie le Seigneur qu'il luy plaise favoriser comme je croys fermement que fera, pourveu que conduisiez bien saigement vostre decoction, afin, qu'ayons le moyen pour nous veoir quelques jours ensemble par de là, si mes vieux ans le peuvent permectre. Pour la fin, je vous prie observer diligemment toutes et chacunes choses que vous surviendront en vostre besongne et ne vous accoinctez de personne pendant icelle, car c'est la raison seule qui m'a empesché de practiquer, pour estre enfermé ceans. Laquelle mesme me faict

(Fol. 36v)

trouver estrange que n'ayez practiqué vostre resolution à Paris, pour beaucoup de raisons, actendu mesmement que Dieu vous en a donné le moyen. Je pense que vous entendez tout le contenu de ma lettre. Toutesfois, s'il vous semble en rien différent de la vostre, mandez le moy, car je ne vous conseille poinct abandonner vostre maison, et vous serez obey d'aussi bon coeur que je prie le Createur vous assister par son saint honneur et vous maintenir tousjours en sa sainte grace, me recommandant bien humblement à la vostre. En nostre convent, le dimanche d'apres Pasques. Vostre entierement M. R. D.

LA TIERCE PARTIE

En laquelle l'auteur monstre, soubz diverses allegories, la vraye pratique pour travailler à la faction de la grand oeuvre.

Les philosophes et vrays cosmographes ont laissé par escript que la terre qui est aujourd'huy habitable, est partie et divisé<e> en troys principales parties : scavoir l'Asie, l'Aphrique et l'Europe, qu'ilz ont dict estre soubz quatre regions, sur l'Orient et Occident, sur le Midy et Septentrion. Lesquelles regions sont regies et gouvernees par divers empereurs, roys, princes et grandz seigneurs, chacun desquelz a diverses et variables choses en grande recommandation, tant pour la rarite d'icelles que pour la douceur et singularite qu'ilz ont trouvé en elles. Laquelle n'a poinct eu si grand credit en leur endroit comme la premiere, ainsi que l'experience m'a tesmoigné lorsque j'estois voyageant par diverses contrees. Car la part où la frequence de gens de scavoir estoit fort grande, je veis à mon tres grand regret et d'avantaige, les gens scavans pauvres et grandement reculez, quant les ignorans estoient advancez en toute sorte. Mais où la faulte des gens de scavoir estoit grande et que l'ignorance y regnoit tellement que la pluspart et presque tous n'estoient que gens ignares et mal apris, là dis je, estoient les gens scavans en fort bonne opinion de tous et favorisez des plus grandz. Ainsi la faulte des richesses et des mines desquelles l'or nous est communiqué ensemble <tous> autres metaux, a causé que aucun d'iceulx a esté et sera à l'advenir en grande estime

en la plus grande partie desdictes regions, comme l'abondance d'icelluy a faict aux autres qu'il a esté et sera tousjours mesprisé des grandz seigneurs d'icelles, au lieu qu'ilz ont en grande estime les choses de peu voire de neant qui n'ont riens de parfaict fors la seule aparence ; laquelle <leur> a tousjours esblouy les yeulx, les empescheant de congnoistre les choses grandes et parfaites. Lesquelles se <facheant> de leur façon de faire comme font volontiers les gens scavans quant ilz voient que les ignorans leurs sont preferez, se retirent ailleurs, deliberez de monstrier <là> leur scavoit et puissance. Or estoient elles comme une des parties du monde est aujourd'huy, gouvernee par ung qui les renga et renforsa de telle façon et avec une si grande diligence qu'il se fist accroire qu'avant qu'il cesseoit, le reste du monde luy seroit assujectie par l'ayde et faveur d'un de ses compagnies et principalement le conseil de son fidele Pourvoyeur. Mais ce pendant qu'il estoit en ces deliberations, il s'accompagna de divers et non feables estrangers. Lesquels desirerent d'estre myeux receulz et myeux recompensez des empereurs, roys et autres princes comme font les espies du jourd'huy, se retirant devers eulx pour leur descouvrir ce qu'ilz avoient peu aprendre de l'entreprinse de ce bon Gouverneur. De laquelle ilz ne tindrent aucun compte, se faisans accroire qu'il n'y avoit puissance terrienne qui peult resister à la leur, tant s'en fault que l'entreprinse du bon Gouverneur leur fust redoutable. Parquoy, lorsqu'il ne se parloit en leurs cours et grandz palais que de rire, chanter et manier l'amour, frequenter ordinairement les festins, entreprendre mommeries, picquer chevaux, dresser tournoys pour combatre pour les couleurs et faveurs des dames, jouer à la paulme, aller à l'assemblee, priser les flateurs,

causeurs et raporteurs, se mocquer des pauvres gens scavans, les appelans par mocquerie philosophes, qui est le tiltre bien convenant aujourd'huy à peu de gens mais tel que les grandz monarques ne l'ont poinct desdaigné anciennement, si ne feroient pas de ceulx dujourd'huy s'ilz estoient bien conseillez. Lors, dis je, ce bon prince tout chenu accompagné de ses bonnes compaignies et fidelle Pourvoyeur feist battre aux champs et avoit desja assiegé une des principales villes de l'Empereur, quant l'Empereur fist assembler son camp, accompagné de plusieurs roys et grandz seigneurs, lesquelz tous ensemble le vindrent trouver, si luy feirent abandonner le siege bien tost apres qu'ilz furent arrivez et non sans cause, pour ce que son fidele Pourvoyeur le fascheoit ordinairement, le voulant faire retirer dedans quelque fort qui fust digne de luy, où il n'endurast pas si grand chault. Et puis, oultre le secours que ceulx dedans la ville leur donnoient faisant continuellement de vaillantes sorties sur les compaignons de ce bon prince, l'Empereur estoit accompagné de cinquante mil hommes de pied et de six mil chevaux, comme l'on disoit, sans compter tant de noblesse et grandz seigneurs qui suyvoient sa cornette, estans renforces d'un grant nombre d'artilleurs qui faisoient merveilles de bien tirer.

Parquoy <ce> bon prince, apres avoir assemblé le conseil de toutes ses compaignies, s'accordant au bon advis de son fidele Pourvoyeur, leva le siege de devant ladicte ville, aussi estoit elle defendue d'un fort qui estoit en partie de fer, se retirant le mieulx qu'il povoit avec le meilleur ordre que luy fut possible garder, pour ce qu'il se sentoit encores foible. Qui fut la cause qu'il laissa au derriere sur la queue, par le

conseil de son dict Pourvoyeur, des plus vaillans compagnies qu'il avoit pour entretenir tousjours l'escarmouche avec les gens de l'Empereur qui le suyvoient de pres pour garder et defendre par ce moyen son arriere garde qui estoit foible, n'eust esté un ruisseau qui luy fut favorable. Lesquelles compagnies feirent si bien leur debvoir qu'il n'y en eut aucune des autres qui feussent occis, encores qu'elles eussent bien des affaires, mesmes il y en y eut quelques unes d'abatues qui furent rellevees par la prouesse et valentise des autres. Mais l'escheveau ne se desmesla pas ainsi. Car le lendemain l'Empereur suyvy de si pres le bon prince avec tout son camp, qu'il fut contrainct, suyvant en cela le bon conseil de son fidele Prouvoyeur gagner un petit fort qui a esté tousjours estimé imprenable pour ce qu'estant tout rond et assis sur un cerceau entourné de murailles <où> il recevoit tant de vivres et munitions qu'il vouloit d'une forte tour qui estoit tout joignant. Laquelle estoit prouveue de tout ce qu'il avoit besoing par le moyen d'un seul homme, scavoir du dict Prouvoyeur sans que personne s'en print garde, non plus que le soultan Soliman ny ses gens souloient faire de l'avitaillement qu'on faisoit inordinairement à Neapoli de Romanye, par dessoubz une roche, quand il la tint assiegee vingt <mois> durant ou davantage. Or ce bon prince logea en l'environ de ceste tour, toutes ses compagnies se logeant dans le corps du chasteau en une belle petite chambre bien entournee et garnie de toutes choses requises à la commodite d'une chambre qui fut <digne> d'un si grand seigneur. Et entre autres, elle estoit enrichie d'un beau cabinet grandement excellent, semblable en partie <à> ceulx qu'on veoid en le duche de Loraine, duquel il ne bougea tant qu'il demoura dedans le dict chasteau jusques à la fin du siege, pour le grand et singulier plaisir qu'il y receut et pour ce

mesmement qu'il regardoit par quatre fenestres sans bouger de là, par lesquelles il veoit toute la contenance de ses ennemys. Lesquelz ne luy pouvoient nuire de rien pour ce que sa principale porte estoit fermee tellement qu'il n'y avoit personne qui la sceust ny peuh ouvrir, fors son principal et fidele Prouvoyeur, qui donna tel ordre que rien ne leur faille durant ung an que l'Empereur le tint assiegé, lequel luy donna divers assaulx du commencement, par l'aide et faveur des grandz seigneurs qu'il avoit quant et luy. Ce qui contraignit ce bon prince qui avoit desja esté tant rudement assailly, partir toutes ses compagnies en cinq enseignes colonnelles, afin que chacun fist la garde par reng et soustint les assaulx qui se presenteroient durant leur quartier, pour que par ce moyen il resistast à la force et ennuy que l'Empereur luy faisoit ordinairement, estant conseillé de ceulx qui estoient aupres de luy. Car ilz luy disoient : Si nous le laissons ainsi, il aura juste cause pour se mocquer de nous, luy mesmement qui a esté en nostre puissance autresfois, actendu qu'il dict s'en estre retiré par le mauvais traictement qu'il y a receu ; ce que luy causera juste occasion de vengeance sur nous et les nostres s'il se peult une fois sortir d'ici. Telz et semblables propos furent cause que l'Empereur se delibera l'avoir par famine et ce pendant le fascher ordinairement par divers assaux. Mais pour ce que l'iver s'aprochoit, il se retira avec une partie de l'armee, laissant le reste au devant du chasteau soubz la charge d'un grand seigneur qui l'avoit suyvy à ce voyage. Lequel ne chôma poinct, de sorte qu'ilz ne passoient gueres jours qu'ilz ne vinsent à l'assault jusques au combat de la main. Car de sortie, ceulx de dedans n'en faisoient poinct pour ce que leur prince l'avoit

defendu. Lequel estant adverty par son fidele Prouvoyeur de l'ordonnance que l'Empereur avoit faicte à son partement qu'on ne levast le siege de la devant qu'un an entier ne fust passé <ou> qu'il ne se fust rendu, ordonna tant pour la conservation de sa personne que pour l'advancement de son regne que chacune de ses enseignes colonnelles luy aporeroit, durant son quartier, une enseigne qu'<elle> auroit conquerer aux assaux sur les ennemys, autrement elle encouroit sa malegrace. Mais s'il advenoit que par leur diligence et hardiesse elles accomplissent ses commandemens, il leur assura que luy mesmes, estant ayde de son fidele Prouvoyeur, gagneroit l'enseigne colunnelle des ennemys, y deust il employer sa vie, et leur feroit telle part du butin qu'elles porteroient sa propre et naturelle enseigne ; si seroient par ce moyen plus riches que pas ung de tous ceulx qui l'avoient assiegé. Si ceste ordonnance fust agreable à ces bonnes compaignies, qui ne desiroient autre chose que veoir leur prince grand, pour en pouvoir augmenter, l'experience qui <s'>en ensuyt en a rendu certain tesmoignage. Car avant que leur terme passast, l'on luy apporta les enseignes qu'il avoit demandees, moyennant le bon ordre que son fidele Prouvoyeur y donna par la duplication du cercle, qu'un grand personnage de France, voire admirable pour raison de son scavoir, l'avoit aprins ung peu auparavant qu'il congneust le bon docteur qui fut cause de son avancement et estude D. Z. La premiere enseigne estoit des pistolliers alemens. La seconde

estoit semee de diverses couleurs de l'amie, que l'aimant avoit porté à l'assault. La tierce aprochoit grandement en semblance la cornette du roi François. Et la quatrieme estoit celle mesme, enrichie d'un beau et grand croissant. La cinquieme estoit grandement semblable à l'enseigne colunnelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le coeur de ce bon prince que luy mesmes s'en alla le lendemain sur la breche. Il fut longtemps, ayant tousjours pres de luy son fidele proviseur qui estoit grandement soigneux des affaires, où il endura une peine indicible et mesmement grant chault qui luy fachoit fort. Mais en fin il tint promesse à ses compaignies et gaigna la propre enseigne colunnelle de l'Empereur.

Parquoy apres avoir esté bien nectoyé et rafreschy par son dict Provoyeur qui luy festoya grandement avec ses premieres viandes qu'il avoit de quaresme depuis le commencement du siege, il mist en route tout le camp à la sortie, laquelle il feit le lendemain, accompagné de son bon et loyal Prouvoyeur et ses bonnes compaignies qui portoient tous et avoient en leur puissance la propre couleur naturelle de leur bon conducteur. De sorte qu'il n'y eut ny sera à l'advenir pape, empereurs, roy, sultan ny autres princes ou grand seigneur qu'ilz ne se vinssent rendre à luy et aux siens pour luy faire hommage, tellement qu'ilz l'en font encores et l'en feront tant qu'ilz demoureront en ce bas monde, par l'ordonnance du hault et souverain Dieu, qui distribue ses grandz et admirables biens à ceulx qui le craignent et honorent, gardans ses saintz

(Fol. 40v)

Commandemens que son cher filz et nostre seul redempteur Jesus Christ nous a declairez en son Sainct Evangile, auquel soit louange et honneur aux siecles des siecles. Ainsi soit il.

*La façon pour s'aider de nostre grand roy
et conducteur.*

Afin que notre opuscule ne demourre imparfaict, il me reste declairer, pour mectre fin à la <tierce> et derniere partie, la façon comment il fault faire projection de nostre grand roy sur ses compaignies, ensemble comment l'on en peult user sur les pierres precieuses, declairant enfin quel proffict en rapportent les corps humains pour la santé.

*La façon pour faire projection sur les metaulx,
de nostre divine oeuvre.*

Pour bien convertir tous les metaux imparfaictz à la nature de nostre grand roy, en fault prendre une once d'icelluy apres qu'il est multiplié et rafreschy, et le jaicter sur quatre onces de fin or fondues, et trouverez toute vostre matiere frangible ; laquelle

pulveriserez et ferez decuyre par troys jours dans ung vaisseau propre et bien fermé, au dedans de la montaigne close, avec la chaleur du dernier assault, et d'icelle pouldre en jaicterez une once sur vingt cinq marcs <d'argent ou de cuypvre, ou bien sur dix huict marcqs> de plomb ou estaing, ou sur quinze marcs d'argent vif commun eschauffé dans ung creuset, ou congelé avec le plomb. Mais fault qu'ilz soient premierement bien fonduz et eschauffez, et verrez bien tost apres toute vostre matiere couverte d'une escume bien espoisse, puis quant elle aura faict son operation, il vous semblera que le creuset ayt esclaté. Lors, ferez refondre vostre matiere et la trouverez convertie en fin or. Mais si d'aventure n'avez gardé le poix susdict, vous ne trouverez poinct vos matieres, comme en rien changees de leur premiere couleur. Parquoy les faudroit passer par une grande coupelle, sans y mettre du plomb, et dans troys heures apres, la coupelle aura consommé tout ce qui n'avoit esté parfaict par faulte de n'y avoir mys assez de nostre divine oeuvre. Et le reste demourera au dessus tout nect, lequel passeres par le ciment royal durant l'espace de six heures, et trouverez tout l'or qu'aura esté converty par l'aide de nostre grand roy, aussi fin que l'or mineral. Et c'est le moyen que Raymond Lulle a aprins en son Codicile, lequel aprent le second en son Testament, comme s'ensuyt.

*La façon de user de nostre divine oeuvre
sur les perles et sur les rubis.*

Pour faire les perles rondes et de telle grandeur qu'on voudra, faudroit nettoier et rafreschir

nostre grant roy, incontinant apres que ses bonnes compaignies luy ont apporté ceste belle enseigne blanche semee de ce grand croissant, sans attendre la fin du siege. Et quant aura esté rafreschy une fois seulement, en prendrez deux ou troys unces. Car c'est le mercure que Raymond Lulle apelle exhubéré, lequel metrez sur les cendres dedans ung petit alembich bien propre et bien fermé, pour le distiller à fort petit et lent feu du commencement. Et quand ne distillera plus par ce feu, changerez le recipient, lequel bien luté luy donnerez bon et fort feu tant qu'il ne distile plus. Puis prendrez ceste seconde liqueur et la metrez dans ung nouveau alembich, pour la distiller bien proprement dedans un bain marie) par troys fois l'un apres l'autre remetant chacune fois ce qu'aura distillé sur les feces qui seront visqueuses et se dissouldront chacune fois avec la dicte eau en peu de temps. Mais à la tierce fois, ferez distillez le tout par cendres. Puis prendrez ce qui sera distillé et la metrez en ung nouveau alembich pour le distiler bien proprement par baing par quatre fois, metant tousjours les fecez à part, tant que vostre eau qui sera distillée soit tres claire et luisante en blancheur comme de perles orientales, de laquelle userez comme ensuit : Mettez les perles qui soient bien claire, mais tant menues que voudrez au fond d'une petite cucurbite. Et mettez de vostre eau au dessus, de l'espoisseur d'un dos de cousteau, et la couvrires tres bien de sa chape, et dans troys heures apres, les perles se fondront en paste blanche. Mais au dessus viendra une liqueur claire, laquelle vuyderez doucement par inclination, sans rien troubler ny sans metre de ladicte paste dans ung autre alembich. Lequel estant bien couvert et luté,

mectrez dans le baing comme si la vouliez sublimer par troys jours puis l'osterez. Ce faict, faictes faire ung mousle d'argent tout creux et rond, party par le mellieu et doré au dedans, de la rondeur et de la grandeur que voudrez voz perles, y faisant ung petit trou par le mellieu de l'entre deux, afin qu'un petit fil d'or comme le poil en puisse passer, et remplir la moictie du mousle de la dicte paste avec une <spatule> d'or puis l'<aulture> tout incontinant, et mecterez bien le dict fil au millieu dans la moictie de son trou. Et fermerez tres bien le mousle en passant et repassant le fil par son trou afin que soient bien persees. Puis l'ouvrires et mectrez une perle dessus une plate d'or et la couvrerez d'un couvescle d'or, sans les toucher des mains, faisant seicher à l'umbre sans que le soleil y touche. Et quant aurez faict ainsi toutes voz perles et qu'elles seront bien seichees, les enfilerez dans le dict fil d'or sans les toucher des mains. Et mectrez le dict fil dans ung tueau de verre faict comme un ronseau qui ayt un petit trou dans l'un <bout> et l'autre tout ouvert. Lequel penderez dedans ung materas où sera la liqueur sublimée sans qu'il y touche, puis lutez tres bien le tout afin que rien ne exhale, et le mectrez à l'air par huict jours sans que le soleil y touche, puis au soleil par troys jours, remuant vostre matiere de troys en troys heures également, et par la vapeur de la dicte liqueur, les perles seront parfaictes.

De mesme façon pourrez faire les rubis de telle forme et grandeur que voudrez, y proceddant par mesme moyen avec le mercure rouge, apres

l'avoir nectoyé et rafreschy une fois seulement.

La façon de user de nostre divine oeuvre sur les corps humains pour les guerir des maladies et les conserver tousjours en santé.

Pour user de nostre grand roi pour recouvrer la santé il en fault prendre ung grain pesant apres sa sortie et le faire dissouldre dans ung vaisseau d'argent et de bon vin blanc, lequel se convertira en couleur citrine, puis le faire boire au malade ung petit apres la minuict, et il sera guarý dans ung jour si la maladie est d'un seul mois. Et si elle est de ung an, il sera query dans unze jours. Et s'il est malade de fort longtemps, il sera query dans ung moys, et en usant chacune minuict comme dessus. Et pour demourer tousjours en bonne sante, il en faudroit prendre au commencement de l'automne et sur le commencement du printemps en façon d'electuaire confict. Et par ce moyen, l'homme vivroit tousjours joyeux et en parfaicte sante jusques à la fin de ses jours que Dieu luy aura ordonné, comme ont escript les philosophes. Lesquelles admirables operations ilz ont attribué à nostre divine oeuvre pour la grande et exhuberante perfection que nostre bon Dieu luy a baillée par nostre decoction, afin que par ce moyen les pauvres et vrays membres de nostre seigneur Jesus Christ en soient soulagez et nourriz. Auquel soit louange et gloire aux siecles des siecles. Ainsi soit il.

Fin du present opuscule

1560

(Fol. 43r)

Tout ce que dessus a esté escript de la propre main de l'autheur dans Basle où il sejourna ung moys, traversant les Alemaignes.

D. Zecaires

Advertissement

Fault que à la fin de ce libvre y ayt une douzaine de feuilletz en blanc sans y avoir riens fors en teste ; au lieu où aux autres il y a Premier traicte, mettez en lettres assez grosses ce mot, s'enten : Restituta.

*Et au douzieme feuillet au lieu mellieu d'iceluy mettez ce qui s'ensuit en fort grande lettre : **HEC DESIDERANTUR QUE MORS SOLA DECLARAVIT.***

Finis coronat opus.